This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 51

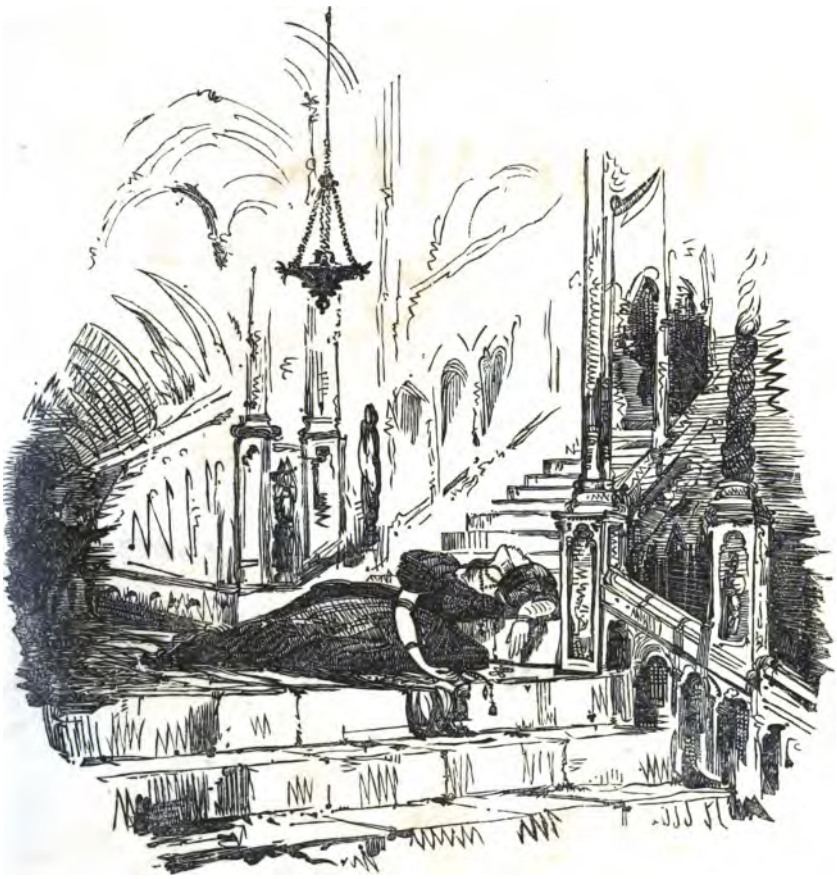
meilleur recueil de poésies
de ce poète malheureux
très recherché

POÉSIES

ET

POÈMES.

Imprimerie de Feissat aîné et Demonchy,
Rue Canebière, N° 19, a Marseille.



Sa tête, l'œil éteint, pesait sur une dalle,
Et ses cheveux mêlés, jetés sur son front pâle,
Se collaient à son sein que le fer a meurtri.

Page 215.

POÉSIES
ET
POÈMES

PAR POLYDORE BOUNIN.

Cor sapientium ubi tristitia est.
ECCLES.

MARSEILLE,
CAMOIN, CHAIX, FEISSAT AINÉ,
LIBRAIRES.

MDCCCXXXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
25 SEP 1958
OF OXFORD
LIBRARY

Ce que le Public a pu connaître de ces poésies, ne ressemblait point mal, éparpillé çà et là, aux feuilles que le vent disperse le long des collines, et que le pâtre foule, peu soucieux de l'arbre qui les a produites : or ces feuilles tombées, l'auteur a essayé de les rattacher à la branche, accolant ainsi la vieille pousse aux bourgeons récens.

Peut-être quelque œil rêveur se fixera-t-il à en démêler les nuances, vives ou pâles, fraîches ou mortes ; quelque oisive oreille s'arrêtera-t-elle à écouter si le frémissement de l'air à travers ce feuillage est âpre ou harmonieux.

Et puis, présentée sous un aspect d'ensemble, notre pensée sera aperçue et jugée plus tôt, — si tant y a qu'elle en vaille la peine.

De ce livre on conclurait aisément que l'auteur est impie, matérialiste, athée, bousingot, misanthrope; qu'il n'écrit pas français, qu'il recherche les hiatus, qu'il ne termine rien, etc., etc. Pour ce qui est du style, de la forme, de l'écorce en un mot de son œuvre, il l'abandonne volontiers; quant à ce qui regarde ses sentimens et ses croyances, il sait ce qu'il y a au fond de son cœur, et il ne désespère pas que quelque chose de la vraie teinte de son ame ne se soit réfléchi dans ses vers.

Il les offre à sa terre natale, lui rendant ce qu'il a reçu d'elle.

Marseille, 13 Mars 1832.

POÉSIES
ET
POÈMES.

MA PROVENCE.

—

Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant, qu'aucune fortune ne saurait donner et qu'aucun pays ne peut rendre.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

—

I.

Ma Provence.

Avez-vous, avez-vous, aux rives provençales,
Respiré dans les vents l'odeur des flots marins?
Avez-vous, quand du ciel les gouttes matinales

Pleuvent avec le jour sur les fleurs virginales,
Respiré la lavande et les doux romarins ?

Avez-vous vu des pins au murmure sauvage
La cime scintillante ondoyer à longs flots,
Et, tranquilles, ouï ces vagues de feuillage
Qui n'ont jamais brisé de barques au rivage,
Ni ballotté sanglans de pauvres matelots ?

Avez-vous, quand venait l'automne nuageuse,
Vagabonds tout le jour dans la vigne et les bois,
Au passage frappé la grive voyageuse,
Et surpris, enlaçant la jeune vendangeuse,
Un baiser sur sa bouche et la grappe en ses doigts ?

Vos yeux ont-ils joui de la lumière molle

Où nagent les coteaux et les monts du midi?
Avez-vous contemplé ce ciel doux qui console,
Et ces mers que jamais tempête ne désole,
Dormantes qu'elles sont sur le sable attiédi?

Est-ce là, dites-moi, que votre adolescence,
Sereine comme l'aube éclose dans l'azur,
Des premières amours a goûté l'innocence,
Et ces limpides flots de fraîche jouissance
Que nous verse dans l'ame un amour encor pur?

Là, vouée à vous seul, une amie amoureuse
Vous fait-elle jouir comme on jouit au Ciel?
Sentez-vous votre vie y couler savoureuse,
Comme celle qu'aux champs cueille l'abeille heureuse,
Qui se nourrit de thym, de rosée et de miel?

— Laissez, alors, laissez à la reconnaissance,
Pour un pays si doux ses rêves et ses vers!
Et ne vous moquez plus si toujours je commence
Mes hymnes et mes chants par chanter la Provence —
Ma Provence!
Ses femmes, ses parfums, son soleil et ses mers.

Janvier 1831.

A UNE PERVENCHE.

—

. . . . . In that sweet bower,
The periwinkle trailed its wreaths;
And 'tis my faith that every flower
Enjoys the air it breathes.

WORDSWORTH.

—

II.

A une Pervenche.

Oh ! que ne suis-je toi, solitaire Pervenche !
Que n'ai-je ton front bleu de verdure voilé,

Et ta molle senteur, et ta tige qui penche
Au-dessus des ruisseaux un calice étoilé !

Gentille fleur, la vie est pour toi radieuse,
Il n'y a que mollesse environnant tes jours,
Tu n'as pas à subir la pensée odieuse,
Et des souffles amis seuls te bercent toujours.

Peut-être qu'une fleur, dont la tienne est l'idole,
Te vouant ses parfums invisible baiser,
Sans cesse de ce flux inonde ta corolle,
Et te verse l'amour jusques à l'épuiser;

Et peut-être qu'au fond d'une glace polie,
La femme qui se mire, indolente, le soir,

A bien moins de délice à se trouver jolie
Que ton front dans les eaux n'en éprouve à se voir ?

Tu jouis, tu jouis, pendant toutes tes heures,
De l'air, des eaux, des nuits, du jour; puis un zéphir
T'effleure un peu plus fort jusqu'à ce que tu meures,
Et ton calice atteint se ferme sans soupir.

Et tes tendres couleurs, parcelles de lumière,
Bientôt dans la nuée ont rejoint l'arc-en-ciel,
Et tes parfums légers à leur source première
S'en retournent flotter souffle immatériel.

Hélas ! moi, ce n'est pas l'argentine gelée,
Ni la brise des eaux qui me fera mourir ;

Ce n'est pas le gazon, robe de la vallée,
Qui doit de ses brins verts ma feuille recouvrir !

C'est le fiel des pensers que notre ame rumine ;
C'est, ardente en mon sein, la lave des amours,
C'est enfin la douleur, torrent sourd qui nous mine,
Qui fera se faner le bouton de mes jours.

Ce sont de noirs abbés me bourdonnant un psaume
Devant un crucifix et de pâles flambeaux,
Ce sont des fossoyeurs à face de fantôme,
Qui viendront m'enlever cousu dans des lambeaux.

Et puis, pour en finir, la lugubre assemblée
Fermera le terrain sur mon front affaissé ;

Et l'on s'éloignera de la fosse comblée
Où, lui-même, bientôt le ver m'aura laissé.

Et quel monde à mon ame est-il promis? — Doit-elle,
Comme toi, surnager atome aérien,
Ou s'éteindre?... ou souffrir?... ou jouir immortelle?
— Hélas! je n'en sais rien!

Mars 1830.

L'AGONIE.

—

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!

VICTOR HUGO.

—

III.

L'Agonie.

I.

C'est l'heure où, respirant le frais qui le ramène,
Le beau monde assemblé lentement se promène
Sous l'allée où s'endort le vent dans les ormeaux;
Et la lune, éclairant la nuit favorisée,

Épanche aux promeneurs sa lumière brisée
Dans les branches et les rameaux.

Des femmes il est doux d'entrevoir le visage
Quand la lune l'éclaire à travers le feuillage,
Quand leurs yeux, plus hardis graces au demi-jour,
Du voile de leurs cils négligeant la contrainte,
Laissent à d'autres yeux leur prunelle sans crainte
Envoyer longs regards d'amour !

Il est doux d'admirer ces tailles élancées
Qui, sous l'étroit corset dont elles sont pressées,
Semblent ne plus garder rien de matériel,
Et nous font souvenir de ces êtres qu'en songe
Quelquefois nous présente un ravissant mensonge,
Alors que nous rêvons le Ciel !

Mais il ne faudrait pas, quand l'aube au jour limpide
Versera dans l'alcove une lueur perfide,
Que vous dussiez revoir ces visages si beaux;
Il en est tant mais tant que le soir on renomme,
Et qui, prenant au lit des couleurs de fantôme,
S'y fanent comme en des tombeaux.

Oh! demain, combien peu, sauvant toutes leurs graces,
Laisseront sur leurs fronts trouver encor les traces
De ce charme ce soir dans leurs traits répandu,
Avant que le secours d'une pâte embaumée
Vienne rendre à leur peau, savamment ranimée,
Un éclat chaque nuit perdu.

Combien peu quand l'amant détaché de leur bouche,
Assouvi, quittera furtivement leur couche,

Vers elles le verront du seuil s'en revenir,
Et, d'un dernier baiser que sa lèvre dépose,
Humecter une joue encore fraîche rose
Qui tressaille de l'obtenir!

— Mais on marche, l'on marche, et la foule bourdonne,
Comme sous les forêts murmure un vent d'automne;
Et ce torrent de monde accroît, accroît toujours;
Un flot poussant un flot cède au flot qui le presse;
Pour redescendre encore on remonte sans cesse:
Vingt tours sont suivis de vingt tours.

Et du moins, si des airs la fraîcheur abaissée
Seule avait réuni cette foule empressée!
Mais ces cœurs inquiets ont de moins doux désirs:
C'est l'orgueil qui les tient, l'amour, la jalousie,

La fièvre du médire, et cette frénésie
Qui pousse aux turbulens plaisirs!

—Oh! s'il est dans le nombre un être que fatigue
Ou le bruit ou le luxe ou l'envie ou l'intrigue,
Et qu'au sein des plaisirs où son cœur est déçu,
Rien contre le dégoût désormais ne protège,
Qu'il se sépare, et suive avec moi ce cortège
Passant, là-bas, inaperçu!...

Qu'il vienne! — Je promets à son ame blasée
Une coupe par elle encor non épuisée;
Qu'il vienne où je voudrais à la fois inviter
Tous ces mondains gonflés du luxe qui les pare:
Qu'il vienne! — Le tableau qui pour lui se prépare
Saura le faire palpiter!

II.

Dans l'ombre voyez-vous blanchir cet édifice?...
La lune, dont le jour sur les façades glisse,
En révèle à demi les fastueux dehors,
Et des hôtes qu'il couvre atteste l'opulence :
Voyez-vous le cortège introduit en silence? —
Il traverse déjà les premiers corridors.

— Mais, dites-vous, la joie est ici descendue;
Partout de blancs rideaux la muraille est tendue,
De parfums imprégné l'air circule plus doux,
Et tout brille du jour que les flambeaux font luire...
Oh! ce passage va sans doute nous conduire
Jusqu'au seuil fortuné de deux nouveaux époux!

— Hélas! quand meurt la lampe en l'appartement sombre,
Dites-moi, croyez-vous être quitte de l'ombre,
Si la mèche fait luire un jour fallacieux?
Ou bien, lorsque la nuit l'orage s'amoncèle,
Avez-vous pris jamais l'éclair qui le décèle
Pour la fraîche lueur du matin gracieux?...

Entrez plutôt, entrez!... — Un appartement morne:
Près la porte, un autel dont l'appareil se borne

A deux cierges brûlant aux côtés d'une croix;
Puis, en face, une couche où bientôt va s'éteindre
Une belle qu'un mal imprévu vient d'atteindre....
Hélas! un doux sommeil l'y berçait autrefois!

Des femmes tout autour, des femmes qui sanglottent;
Une d'elles surtout, dont les cheveux qui flottent,
Les déchirans soupirs, le visage égaré,
Attestent tout l'amour qui remplit une mère:
Non, pour nous il n'est point d'angoisse assez amère
Ni de tourment qui puisse être aux siens comparé!

Dans un angle enfoncé qui le cache, le père
Qui gonflé de douleur, muet, se désespère,
Et contraint des sanglots le hoquet étouffant.
Mais les pleurs qu'il voudrait sécher à leur passage

Brillent entre ses doigts et mouillent son visage! —
Insoucieux, non loin badine un jeune enfant.

Au milieu, murmurant l'hymne de l'agonie,
Les assistans du prêtre en sa cérémonie,
Et le prêtre lui-même un ciboire à la main :
Mais déjà du trépas l'avant-coureuse hostie
S'élève entre ses doigts du calice sortie,
Et du funèbre lit il a pris le chemin.

La malade ne sent qu'à peine sa venue;
Contre un large oreiller vainement soutenue,
Déjà du long sommeil elle semble dormir.
« Courage, mon enfant, revenez à vous-même;
« Recevez votre Dieu, ce Dieu bon qui vous aime,
« Qui vous a pardonné, qui vient vous affermir.

« Puisque j'ai recueilli vos aveux et vos larmes,
« Il ne saurait pour vous plus exister d'alarmes. »
Elle soupire : — « Hélas ! un peu de repentir
« Peut-il faire jamais que le Ciel nous pardonne ? »
« — Ma fille ! est-ce au moment que la grace se donne,
« Qu'on doit la soupçonner de vouloir nous mentir ?...

« Venez, au pain sacré présentez votre lèvre ;
« De votre ame ce baume appaisera la fièvre,
« Et votre corps lui-même en sera ranimé :
« Allons, ma fille, allons !... » Il se penche, mais elle : —
« Laissez-moi, c'en est fait !... Une peine éternelle
« Est tout ce qui m'attend !... Pourquoi donc ai-je aimé ?

« Pourquoi t'ai-je connue, Héléna, fausse amie,
« Dont les séductions me tenaient endormie

« Dans l'étourdissement des mondaines erreurs?...
« Viens me rendre à présent ma pureté fanée,
« Viens, secourant mon ame après l'avoir damnée,
« M'arracher, si tu peux, aux divines fureurs!...

« Ou de toi que du moins j'obtienne une parole;
« Qu'un adieu de ta voix m'arrive et me console;
« Que je sente la tienne encor serrer ma main;
« Un moment à ta haine, un moment d'intervalle!...
« Sur le bord de sa tombe embrasse ta rivale!...
« Viens, viens!... tu n'auras pas à m'embrasser demain! »

Dans son délire ainsi tandis qu'elle s'agite,
Un de ses mouvemens à terre précipite
Et l'hostie et le vase... et reculant d'horreur : —
« Plus d'espoir! » dit le prêtre, « après ce sacrilége

« Il ne faut plus penser que le ciel la protège... »
Et sur le front de tous circule la terreur.

Elle, toujours en proie à cette horrible crise
Qui tourmente le corps lorsque l'ame le brise,
Ne voit et n'entend rien. Luttant avec la mort,
La vie à lents soupirs échappe à sa poitrine;
De son cœur on dirait qu'elle se déracine :
Chaque haleine lui coûte un déchirant effort.

Ses cheveux agités au souffle de sa bouche,
Roulent sur son visage et noircissent sa couche;
Sa main pâle du lit serre les draps; sa peau
Luit, froide de sueur. Tout-à-coup : — « Suis-je morte
« Déjà ?... Pour qui ces croix, ce cercueil qu'on apporte,
« Ces chants, ce goupillon aux froides gouttes d'eau ?...

« Qu'on ne me touche pas au moins !... Je vis encore!...
« Et pour long-temps.... Voyez quelle fraîcheur décore
« Mon front serein!... Non, non, je ne veux pas mourir!...
« Je veux rire, danser .... Pour le bal je suis prête,
« J'y cours.... Otez, ôtez ce cercueil qui m'arrête !...
« Dieu ! je m'y sens tomber.... Venez-moi secourir !...»

Elle a tendu les bras : sa mère chancelante
Arrive, lui soutient sa tête défaillante,
S'écrie : — « O chère enfant ! ô ma fille ! entends-moi,
« Reconnais de mes bras l'étreinte maternelle,
« Reconnais mes baisers, reviens à toi !... » Mais elle : —
« Que me veux-tu, fantôme?... éloigne, éloigne-toi ! »

Et donnant à sa mère alors une secousse,
Comme un objet affreux loin d'elle la repousse.

Mais bientôt l'appelant : — « Eh quoi! tu ne viens pas?
« Tu te laisses ravir ta fille infortunée?...
« Oh! ma mère, peux-tu m'avoir abandonnée?
« Ainsi peux-tu laisser consommer mon trépas?...

« Entends-tu résonner ma tombe que l'on creuse?...
« Vois-tu du fossoyeur la figure terreuse
« Se retourner vers moi?... Comme il regarde!... Dieu!
« Ses bras sont décharnés et ses deux yeux sont vides!...
« C'est la mort! c'est la mort!... Je sens des dents avides
« Qui me mordent au cœur!... Ma pauvre mère!... Adieu! »

Ces forces d'un moment que le délire donne
Tombent avec ces mots et la voix l'abandonne.
Plus pâle que le cierge auprès d'elle allumé,
Ses yeux sont amortis, ses lèvres écartées;

Elle s'étend... Ses dents s'entrechoquent heurtées,
Puis sa poitrine râle — et tout est consommé!!

III.

Gémissez maintenant sur cette jeune tête
Dont la hideuse mort fait sa pâle conquête;
Invoquez par vos cris ou maudissez les Dieux;
Frappez vos fronts, laissez vos corps sans nourriture,
Mourez même!... — Jamais l'implacable nature
Ne rebrousse d'un pas dans son cours odieux!

Pleurez!... Quand l'univers serait votre domaine,
Quand, soumise à vous seul, toute la race humaine
Ferait force pour vous.... l'Univers réuni
Ne pourrait soulever, tout comme vous débile,
Ce sein appesanti sur un cœur immobile! —
Pleurez! vous le pouvez, mais tout, tout est fini!

Août — Septembre 1829.

LES FORBANS.

—

Ours the wild life in tumult still to range
From toil to rest, and joy in every change.

BYRON.

—

IV.

Les Forbans.

I.

Comme il vogue, tout fier de sa voilure blanche,
Le corsaire chassé par le vent qui le penche!
Sous sa proue à grand bruit, se déchirent les eaux
Fuyant à ses longs flancs en immenses ruisseaux,

Et sur la verte mer une écume brillante
Sème derrière lui sa neige pétillante.
Comme il va!... Sur le ciel teint du rouge du soir
Se découpe ondulant son long pavillon noir;
Et l'on entend glisser à travers les cordages
La brise qui s'en va rafraîchir les rivages;
Et derrière les mâts de blancs oiseaux marins,
Comme lui fend les flots fendant les airs sereins,
Font siffler leur aile humide.
Ils ne le vaincront pas le navire rapide!
Ne semble-t-il pas dire aux bouillonnans déserts :
Courbe-toi sous mon vol, Océan! — tu me sers.

II.

« Vive la mer ! . . . Amis, c'est un plaisir de vivre,
« Lorsque de tous liens la vague nous délivre !
« Ici ni despotes, ni rois :
« Dieu les a faits pour ceux qui rampent sur la terre ;
« Mais nous, quand nous fendons l'Océan solitaire,
« Nos caprices, voilà nos lois !

« Vive la mer! — paisible ou bien dans ses orages;
« Vive la liberté! même au prix des naufrages;
« Vive notre léger vaisseau,
« Qui baissant tour à tour et levant sa carène,
« Comme sur les gazons un serpent se promène,
« Vogue et se balance sur l'eau!

« Et vive nos combats livrés à ces esclaves
« Envoyés par des rois pour donner leurs entraves
« A des gens braves comme nous!
« Tous nos canons sur eux tonnent dans la fumée,
« Et pareils à la foudre en la nue allumée,
« Ils les écrasent sous leurs coups.

« Et lorsque sous le vent nous arrive une proie,
« Qu'on dise que pour nous ce n'est pas une joie

« De la partager sans débat !
« Chacun donne son sang contre les adversaires,
« Et chacun, c'est ainsi qu'on vit entre corsaires,
« Se paie à la fin du combat.

« Que je ris de songer à ces danseurs timides,
« Qui, réglés par un luth, sur des planchers solides
« Valsent sans redouter le vent ! . . .
« Je voudrais bien les voir, ici, se mettre en danse,
« Au bruit rauque des flots, et tourner en cadence,
« Fermes sur un plancher mouvant.

« Et vous qui dans le luxe où votre ame se noie
« Reposez sans sommeil et souriez sans joie ;
« Vous qui vous fanez dans les cours,
« Jusqu'à ce que, traînée à travers la mollesse,

« Votre vie avec peine et s'en aille et vous laisse
« Regrettant lâchement vos jours;

« Vous que le chaud fatigue et que le vent ennuie,
« Qui ne fûtes jamais mouillés que par la pluie
« Ou l'onde immobile du bain,
« Pourriez-vous affronter la vague méprisée?
« Pourriez-vous, sans pâleur, la recevoir brisée
« Sur votre front calme et hautain?

« Que vous dirait le cœur à travers la tourmente,
« Quand roule le vaisseau sous la mer écumante
« Qui se dresse pour l'assaillir,
« Vous, dont la tête tourne et la jambe chancelle
« Dans le balancement même d'une nacelle
« Bientôt qui vous fait défaillir?..

« — Vive donc, pour nous seuls, l'eau joyeuse demeure!
« Et puisqu'il faut un jour que chacun de nous meure,
« Mourons, amis, mourons sur l'eau!
« A des hommes de cœur, libres comme les ondes,
« C'est bien le moins que, libre au milieu des deux mondes,
« L'Océan serve de tombeau! »

A ces rudes accens répondant plus bruyante,
Des forbans sur le pont la foule tournoyante
Accorde au bruit des flots le bruit sourd de ses pas;
Leurs voix, qu'un ouragan ne surmonterait pas,
Hurlant : « Vive la mer! » accompagnent la ronde,
Et soulagent ainsi leur gaîté furibonde. —
A l'orient, aperçu dans l'azur,
Un nuage cuivré tache l'horizon pur.

III.

« Holà ! plus près du vent... Silence !... Qu'on s'arrête !... »
L'ordre à peine est donné que la manœuvre est prête,
Et toujours plus penché le navire fend l'eau ;
Et redevenu libre, aussitôt l'équipage
De ses jeux sur le pont a repris le tapage :
Quand se tait le berger, tel s'ébat un troupeau.

« Eh bien! » dit une voix, « puisque la brise est bonne,
« Qui de nous contera quelque histoire bouffonne,
« Quelque tour du métier, quelque affaire d'amour?...
« Mille bombes! il faut que Georges nous régale
« Du récit détaillé de sa nuit conjugale....
« Sera-t-on sage au moins jusques à ton retour?... »

« — Vieux fou! que te prend-il de me parler de femme,
« De retour?... Dût le Diable avoir un jour mon ame,
« Je n'y songe pas plus qu'à prier le bon Dieu!...
« Que m'importe, pourvu que de sa renommée
« Notre vaisseau jaloux, sur la mer écumée
« Puisse, le front levé, faire voile en tout lieu? »

« — Bien dit!... Car on a beau vanter une maîtresse
« Dont la bouche vous donne une franche caresse,

« Ou qui livre à vos mains des appas rebondis ;
« Ça ne vaudra jamais la grace d'un navire,
« Qui chemine si fier qu'on dirait qu'il respire,
« Quand il monte et descend sur les flots arrondis !

« Et l'amour cependant n'est pour nous qu'une fête.
« Abordons-nous quelqu'un, c'est une affaire faite....
« Et puis, vite à la mer et vogue le vaisseau ! ...
« Et riant, nous oyons pleurer sur le rivage
« Nos belles qui voudraient faire aussi le voyage ;
« Mais le navire est sourd et fuit comme un oiseau. »

« — Pour des hommes voilà des paroles bien fades....
« Que nous font vos amours !... Est-ce ainsi, camarades,
« Est-ce ainsi que l'on doit dégrader ses loisirs?...
« Parlez-nous de combats, d'abordage, de prise :

« Tout le reste.... un forban l'ignore ou le méprise,
« Tout le reste peut-il compter dans ses plaisirs?

« Quant à moi, savez-vous, ignorans que vous êtes,
« Ce qui m'amuse?.... c'est de moissonner des têtes
« Sur un navire pris même en dépit des vents;
« C'est pour les égorger de m'emparer des femmes,
« C'est de mettre aux vaisseaux une robe de flammes,
« C'est de pendre à nos mâts nos ennemis vivans!

« Et ce n'est pas au moins de prouesses verbales
« Que je me targue ici : les sabres et les balles
« Parlent sur tout mon corps marqué de ma valeur;
« Et cette voix vaut bien ces honteuses paroles
« Qu'on perd à nous vanter les captures frivoles
« Qu'auprès des femmes cherche un lâche cajoleur! »

Isolé contre un mât et froissant sa moustache,
Bravant de son œil noir que sur eux il attache
Nos discoureurs surpris à ce ton discourtois,
C'est ainsi qu'un forban au visage farouche,
Dont un silence altier toujours ferme la bouche,
Parmi ses compagnons lève soudain la voix.

Avez-vous vu les flots quelquefois, quand la houle
Au large amoncelée arrive et les refoule
Heurtés contre l'écueil qu'ils baignaient indolens ?
Eh bien ! comme la mer cède au poids des nuées,
Des forbans à ces mots les ames remuées
Se soulèvent au fond de leurs seins turbulens.

« Qu'avez-vous à grogner comme le vent stupide
« A nos mâts ?... Croyez-vous qu'un vain bruit intimide

« Ce cœur où n'est jamais nul effroi descendu?
« Croyez-vous que je cède à votre foule sombre?...
« Je ne crains de vous tous ni les cris, ni le nombre,
« Ni les poignards... Eh bien! m'avez-vous entendu?... »

Et sur eux de ses yeux la menace circule;
Et, craintive un instant, cette tourbe recule.
Lui dédaigne à deux pas de les aller chercher;
Mais sous ses bruns cheveux couronne vagabonde,
Il semble défier qu'une voix lui réponde,
Qu'un bras audacieux se risque à l'approcher.

Mais la valeur souvent rejaillit de la honte;
Aussi frémissent-ils, et l'audace remonte
A leurs fronts un moment sous le respect baissés.
Une atroce clameur échappe à leur silence : —

« Tu mourras ! » ont-ils dit, et la meute s'élance
Brandissant à la fois trente poignards dressés.

« Arrêtez, mille dieux !... Est-ce vous qu'on renomme
« Pour des gens de cœur?... Vous?... Plus de vingt sur un homme
« Comme de vils enfans vous vous précipitez?
« Arrière, tous !... Respect à lui comme à moi-même !...
« Arrière, mille dieux !... » A cette voix suprême
Il eût fallu les voir sans répondre écartés.

« — Capitaine, merci !... Mais pourquoi des entraves,
« Et ta voix opposée à l'effort de ces braves?
« Que n'as-tu dans mon flanc laissé leurs bras plonger?
« Quelle gloire en effet grande comme leurs ames,
« Si, tous contre moi seul, me cernant de vingt lames,
« Entre tous ils avaient enfin pu m'égorger !

« Mais gardons qu'à jaser le vent ne nous surprenne.
« Quoique voûte d'azur plus bleue et plus sereine
« N'ait peut-être jamais couronné matelots,
« Que jamais du soleil la course terminée
« N'ait traîné plus de feux sur l'onde illuminée,
« La nuit viendra terrible et longue sur les flots.

« Oui, terrible... Et plus d'un, à présent qui se vante,
« Aura peine à cacher, ce soir, son épouvante.
« Vous riez, n'est-ce pas?... Eh! voyez donc, voyez
« Là-bas, à l'Orient, ce point noir qui commence
« A s'étendre... Il recèle une tempête immense,
« Prête à frapper vos mâts sous sa fougue ployés...

« —Oh! qu'importe en la nuit la foudre au lieu d'étoiles?»
Dit Pédro... « Que me fait l'ouragan dans mes voiles?...

« Ce n'est pas le premier d'où mon brick se sauva.
« Toutes voiles au vent! . . . Puis, laissez qu'il chemine! . .
« Qu'il soit comme un cheval à fumante poitrine,
« Quand une fois lancé par les plaines il va! »

. . . . . .
. . . . . .

1829 — 1830.

SATAN

A SES COMPAGNONS.

—

He is great —
But, in is greatness, is no happier than
We in our conflict!

BYRON.

—

V.

Satan à ses Compagnons.

Oh ! combien contre nous chaque jour plus haineuse,
La Divinité morne en sa cour lumineuse
Doit pleurer son amour perdu chez les mortels,
Et son nom profané, prétexte à tant de crimes,

Et la foule de ces victimes
Qui sans cesse en nos mains tombent de ses autels !

Comme elle doit gémir quand elle voit les hommes,
Ces parcelles d'esprit qu'enferment des atomes
Et que son propre sang a payés à la mort,
Ne rendre à son amour que leur ingratitude,
Prendre le crime en habitude,
Et pour mieux la braver secouer le remord!

Pourtant c'est là le fruit de ce jour de vengeance,
Où sur nous irritée et vide d'indulgence,
De Dieu pour nous frapper se déploya la main.
Mais les regrets bientôt ont suivi la colère,
Et c'est malgré lui qu'il tolère
Nos efforts à damner l'innocent genre humain.

Non, non, ce n'est pas nous qu'il est juste de plaindre.
Combien il est d'ennuis amers qui vont l'atteindre
Au sein de son triomphe, et nous épargnent, nous !
Non, il ne suffit pas, pour compléter la joie,
De l'immense orgueil où se noie
Son essence planant sur les saints à genoux.

Qu'il serait plus heureux, ce Maître, si son faste
Laissant à ses sujets un mouvement plus vaste
N'avait pas en lui seul absorbé le pouvoir :
Mais vous savez qu'avant notre fameuse chute,
A sa fierté livrés en butte,
Pour nous, même l'amour, tout était un devoir.

Beaux comme la lumière, et comme elle rapides,
Nous jouant dans l'éther, comme en des flots limpides

Se baignent du soleil les folâtres rayons,
Nous n'étions pas alors dévoués aux ténèbres,
Ni couverts des voûtes funèbres
De l'Enfer, seul palais qu'aujourd'hui nous ayons.

Enivrés d'harmonie et de parfums sublimes,
Désaltérés sans cesse aux délices intimes
Que ce bizarre esprit nous versait à longs flots,
Il ne nous fallait pas, souillant nos ailes d'ange,
Poser notre essor dans la fange,
Abreuvés de fumée, entourés de sanglots.

Oui l'esclavage est doux en ces prisons suaves,
Où le reflet de l'or embellit les entraves;
Mais la gêne est un poids même au faîte des cieux,
Et si leur voûte encore à présent nous domine,

Sous cet azur qui les termine,
Libre devant nous s'ouvre un monde spacieux.

Là, comme l'oiseleur dont réussit le piége,
Nous voyons les humains que notre ruse assiége,
Sans relâche tomber en nos vastes filets :
Riches sur l'édredon, mendians sur la paille,
Guerriers sur le champ de bataille,
Moines en leurs couvens, princes en leurs palais.

Nous faisons tour à tour le magistrat se vendre,
Le puissant condamner le faible sans l'entendre,
L'imposteur jurer Dieu et le jurer en vain;
L'hypocrite aux autels souillant l'eucharistie,
De ses doigts profaner l'hostie,
Et, pareil à Judas, boire le sang divin.

Ou bien nous unissons en des nuits savoureuses
Les hommes amoureux aux femmes amoureuses ;
Et le remords succombe en ces embrassemens,
Et les premiers baisers font pour nous la victoire,
Car un seul ôte la mémoire
De Dieu, de son courroux et de ses châtimens.

Oh ! c'est surtout l'amour qui fait notre puissance !
C'est par lui que tout homme, éperdu de licence,
Se plongeant tout entier au flux des voluptés,
A nos séductions sans regret s'abandonne,
Et repousse la couronne
Que le Ciel a promise aux froides chastetés.

C'est par lui que l'épouse, outrageant l'hyménée,
Ouvre à l'homme étranger la couche profanée

De son époux souillant lui-même un autre lit ;
Que sur la sœur le frère ose porter sa vue,
Que d'innocence dépourvue
La vierge est comme un lis que la fange salit.

Par lui l'homme jaloux que le soupçon décide,
Déchire son rival et goûte l'homicide ;
De lui seul occupé plusieurs entre les rois,
A la loi reniant leurs promesses formelles,
Délaissent à des mains femelles
Leur gloire et leur couronne et leur peuple et ses droits.

Alors contre la force infame qui la foule
Nos souffles font surgir les forfaits de la foule :
Son torrent engloutit et trône et souverain ;
Le sang lave le sang ; et les fureurs civiles,

Partout, dans les champs et les villes,
Changent un dur pouvoir en liberté d'airain.

Mais l'homme n'est pas seul le jouet de nos courses.
A nos puissans plaisirs il est d'autres ressources
Dans la vaste nature ouverte à nos ébats;
Soit que s'engloutissant dans la terre fendue,
Au sein d'une ville éperdue,
Comme en l'onde un vaisseau, les palais coulent bas;

Soit que livrant issue aux feux de notre abîme,
Nous les fassions jaillir jusqu'à l'ardente cime
Où s'ouvre vers les cieux la gueule d'un volcan,
Et que sur les cités les tonnerres, la cendre,
La lave venant à descendre,
Poussent pour les couvrir leur fumant ouragan.

Soit enfin que les eaux que notre souffle aspire,
Sous la trombe pesante écrasent le navire,
Ou qu'aux feux de l'été, sous le ciel s'amassant,
Des putrides marais les vapeurs empestées
Sur les campagnes infestées
Sèment la maladie et la mort en passant.

Et sur les champs meurtris quand la tempête plane,
Quel délice pour nous d'ouïr en sa cabane
Le pauvre laboureur contre Dieu révolté,
Nier son existence ou, d'un ton qui l'affronte,
Le maudire, et demander compte
Du fruit de ses sueurs qu'il n'a pas récolté !

Ainsi quand nous menions une céleste vie,
Sous la sienne toujours la pliant asservie,

Dieu mettait comme un mors à notre volonté ;
Et maintenant, amis, tout bannis que nous sommes,
A notre tour maîtres des hommes,
Nous avons sur la terre empire et liberté !

Novembre 1829.

SONNET.

—

Change me, some God, into that breathing rose!

WORDSWORTH.

—

VI.

Sonnet.

« Oh ! me changent les Dieux en odorante rose ! »
Soupire en son caprice un fol adolescent,
Et son œil porte envie au bouton languissant
Qui sur le sein d'Emma suavement repose ;

Ou bien il est jaloux d'un jeune oiseau qui glose
En sa cage auprès d'elle; ou bien, gazon naissant,
Il aimerait céder à son pied caressant :
Mais celui-là veut trop qui veut pareille chose.

Il en est dont le cœur est calme en ses désirs,
Et qui sauraient borner ici-bas leurs plaisirs
A vivre, simple fleur au vallon négligée,

Herbe éclose à l'abri d'un épineux buisson,
Ou libre roitelet mariant sa chanson
Au doux gazouillement d'une source ombragée.

Février 1831.

STANCES

SUR LA MUSIQUE.

—

Il semble qu'en écoutant des sons purs et délicieux on est prêt à saisir le secret du Créateur, à pénétrer le mystère de la vie.

MAD. DE STAEL.

—

VII.

Stances sur la Musique.

Si de ses doux liens la douce Poésie
N'avait environné ma jeune ame saisie,

Si je n'avais mis là tous les biens de mon cœur,
Si d'un monde idéal la beauté contemplée,
Seule ne fascinait ma paupière troublée
De son éclat vainqueur,

Et si, comme ces monts vénérables qu'assiége
De son poids éternel une féconde neige,
En moi je ne sentais de grandes eaux gronder
Et jaillir, tour à tour cataracte puissante,
Tour à tour molle source indolemment glissante,
Où l'on voit le narcisse et la mousse abonder;

Oh! comme avec amour saisissant la Peinture
J'aurais voulu cueillir dans toute la nature,
Lui dérober ses eaux, sa lumière, ses bois;
Ou bien, au doux moment de ma course finie,

Sentir, après des jours voués à l'harmonie,
S'évaporer ma voix !

La Musique surtout, cette suave ivresse !
En des rêves divins m'aurait bercé sans cesse,
Et ma vie à sons purs tout entière eût coulé ;
Comme à chaque printemps un ravissant murmure
Dans les feuilles des bois vient habiter, et dure
jusques au dernier brin dans l'automne envolé.

Hélas ! la Poésie est pesante après elle,
Et jamais aussi haut ne sent frémir son aile ;
Et la plus vive teinte ou de pourpre ou d'azur,
Les plus ardens reflets que le peintre combine,
Ne sauraient égaler, ô Musique divine,
Ton coloris si pur !

Souvent sous le pinceau la toile est profanée;
Au mensonge souvent la Muse abandonnée
Devant l'or du pouvoir s'est flétrie à genoux....
Seule, la Mélodie émane virginale
Du luth ou de la lyre, et dans les cieux s'exhale
Avant d'avoir souillé sa beauté parmi nous.

Quand le cœur se resserre, et que l'ame, trop pleine,
Sans pouvoir déborder s'affaisse sous la peine,
N'avez-vous pas senti ce poids se soulever,
Et de pleurs de plaisir votre joue arrosée,
Si des sons caressans invisible rosée
Vous venaient raviver?

Et ces heures où l'œil s'illumine de joie,
Mais que le Ciel nous compte, alors qu'il les envoie,

Comme l'avare l'or qu'il cède à l'orphelin,
Ces heures où le cœur se délie et respire,
Ne vous font-elles pas plus purement sourire,
Si la lyre ou le luth chantent sous votre main?

Il faut bien que celui d'où nous vient l'harmonie
L'ait d'une chaîne intime à nos ames unie,
Puisque de vagues bruits nous saisissent par fois;
Puisque dans les rameaux le souffle qui se lève,
Le ruisseau dans sa pente, et le flot sur la grève
Nous parlent une voix.

Non, rien comme le son ne nous arrive à l'ame.
Il n'est que le regard, le regard de la femme,
Enivrant, à longs traits dans les nôtres plongé,
Si bien qu'il faut baisser à la fin la paupière,

Et dérober ses yeux à ce flux de lumière,
Qui vous ferait mourir, s'il était prolongé !

Juin 1830.

ENCORE A MA MÈRE.

—

A toi, toujours à toi!

VICTOR HUGO.

—

VIII.

Encore à ma Mère.

Toujours, ainsi, toujours de ton sein exilée,
D'un monde indifférent n'éprouvant qu'abandon,
Se traîne de ton fils l'existence isolée,

Comme, lorsque a péri la tige mutilée,
Languit et se dessèche un pâle rejeton.

Il est d'autres enfans, chaque jour, à toute heure,
Sur le sein maternel qui se viennent pencher;
Et moi, me détournant, pendant ce temps je pleure;
Et nul étroit baiser, jusqu'à ce que je meure,
De mon front orphelin ne doit plus approcher!

Oh! qu'il est désolant de voir que rien ne change
Dans le flux répété de la nuit et du jour,
Tandis qu'une puissance inaccessible, étrange,
Vient briser tout à coup, et remêle à la fange
L'objet souvent unique obtenant notre amour!

Oh! que ne suis-je mort à mon heure première!

Oh ! que ne suis-je mort penché sur tes genoux !
Sur mon œil accablé du poids de la lumière,
Ta délicate main repliant ma paupière,
M'eût fait du jour à l'ombre un passage plus doux.

Lentement du trépas la pâleur imposée
Eût fané mon visage encor frais de tes pleurs ;
Comme, à l'heure où descend la limpide rosée,
Sous les pieds du berger une plante écrasée
Tout humides encor voit flétrir ses couleurs.

Et ce souffle dernier de l'ame qui s'épanche
De ma bouche à la tienne eût passé recueilli ;
Et tes doigts, l'entourant d'une flexible branche,
Auraient mis sur mon front cette couronne blanche
Qui pare au pur séjour l'archange énorgueilli.

Lorsque pleine de jours, sans effort expirée,
Ta vie abandonnant les terrestres chemins,
Se serait vers ton fils dans le Ciel retirée,
Le Seigneur pour t'ouvrir son heureuse empirée
Eût sans doute choisi mes enfantines mains.

Une fois près de moi sur l'éternelle rive,
L'étreinte de tes bras ne m'aurait plus quitté;
Et les vierges du Ciel, dans leur rougeur naïve,
Eussent cherché comment tant d'ivresse dérive
Des plaisirs dévolus à la maternité.

Mais, hélas! désormais je n'ose plus attendre
Que Dieu veuille à mes vœux te faire retrouver :
L'innocence à présent ne peut plus me défendre;
Et qui sait si la main qui viendra me reprendre

Doit absoudre mon ame ou bien la réprouver?

Oh! ma mère, aide-moi! Sauve-moi de ce doute
Qui tourmente ma vie et mine mon espoir.
Je compte avec effroi les heures de la route:
Et détournant mon œil du terme qu'il redoute,
Je tremble d'avancer!... — même pour te revoir.

Décembre 1829.

L'AVEUGLE.

—

Être plaint c'est beaucoup pour un infortuné !

GILBERT.

—

IX.

L'Aveugle.

La lune sur les monts, n'est-ce pas ? s'est levée;
J'ai senti sa lumière à mon front arrivée,
Car j'éprouve au toucher de ce suave jour
Une douceur qui manque à la froideur des ombres,
Quand seules sur mes yeux, mes yeux à jamais sombres!
Elles pèsent, ô mon amour.

Depuis qu'un voile épais défend que je te voie,
Ainsi le souffle doux que ton haleine envoie,
Ainsi de tes cheveux mon visage effleuré,
M'avertissent souvent, avant que je te touche,
Que s'approchent de moi les baisers de ta bouche,
Et ton front adoré!

Te souvient-il, dis-moi, de ces regards superbes
Qui laissaient d'un feu mâle étinceler les gerbes,
Et sur ta blanche joue évoquaient la rougeur?
Hélas! ils ne font plus changer ton front candide,
Depuis que sur la terre en une ombre livide
J'hésite aveugle voyageur!

Non, je n'admire plus, te conduisant pensive,
La colline au matin ni les eaux sous la rive,

Ni ce soleil vêtu de royales lueurs,
Ni la bruyante ondée accourant dans la plaine
Comme un pâle géant dont la crinière traîne,
Ni l'iris aux fraîches couleurs.

Si je la veux presser il faut que ta main vienne
Complaisante s'unir elle-même à la mienne;
Je ne te porte plus le baiser du matin;
Ce n'est plus à mon bras que ta marche se livre;
Mais ta lèvre s'avance, et c'est toi que doit suivre
Désormais mon pas incertain.

Mais qu'importe, après tout, volupté de ma vie!
La riante lumière à mes regards ravie?
Qu'importe que les cieux n'aient pour moi plus d'azur?...
Il n'est azur ni cieux, ni rayon de lumière,

Ni lune blanchissant mes bois et ma chaumière
De son reflet bleuâtre et pur;

Il n'est rien, en un mot, là-haut ni sur la terre,
D'assez doux à tes yeux que nulle ombre n'altère,
O Fanni, pour valoir toute la volupté
Que m'épanchent les soins de ta molle tendresse,
Ni mon enivrement lorsque ta main caresse
Mon front de sa nuit attristé.

Puis, le long de la route, où le destin promène
De vallons en vallons la pauvre espèce humaine,
Que de sites causant et tristesse et douleur!
Que de coteaux brûlés où nul blé ne peut naître!
Que de hideux ravins! que d'arbres nus!... Peut-être
Est-ce un bienfait que mon malheur.

Si le temps dédaigneux, effaçant ton jeune âge,
Comme le vent les eaux, sillonne ton visage,
Si tu devais pâlir un jour et te faner,
Je ne le verrai pas : tes graces conservées,
Telles que je les vis, en moi vivront gravées :
Et là qui peut les profaner?

Et le jour qu'ont perdu mes prunelles éteintes,
La changeante nuée aux gracieuses teintes,
Les argentines eaux ni les monts vaporeux,
Ne sauraient, quand viendra mon heure d'agonie,
Rendre, par le reflet de leur gaie harmonie,
Mon dernier regard douloureux.

—Mais rentrons, mon amour.... Là-bas, sous le feuillage,
Le rossignol se tait; et les bruits de la plage

Meurent dans le lointain comme un doux chant fini.
Il est temps, nous aussi, que notre voix repose,
Jusqu'à l'aube joyeuse, à l'Orient éclose —
Pour toi, sinon pour moi, Fanni.

Septembre 1830.

LE RENDEZ-VOUS.

—

..... Attendu par des baisers de flamme.

ANDRÉ CHÉNIER.

—

X.

Ces fragmens composaient en partie le troisième chant d'un Poème intitulé LES DEUX MONDAINES, laissé inachevé, et dont L'AGONIE (*Voyez page* 17) aurait formé le deuxième chant.

Le Rendez-vous.

Fragmens.

I.

Vous dont l'œil, malgré vous, décèle le cœur tendre,
Vous est-il arrivé, jeunes femmes, d'attendre,
Pensives au balcon, par un soir embaumé,
Un ami bien-aimé?

Avez-vous une fois vu l'heure convenue
Couler sans du volage amener la venue,
Et dès-lors, fermant l'œil à la grace des nuits,
Brûlé dans les ennuis?

Et surtout auriez-vous, dans votre ardeur de femme,
A longs flots épanché les haines de votre ame
Sur le beau négligent parjure au rendez-vous?....
Lisez... — Ce chant s'adresse à vous.

II.

D'un fleuve de blancheur inondant la Provence,
La lune dans le vague indolente s'avance,
Et colore la nuit pour la troisième fois,
Depuis qu'en ses douleurs appelant son amie,
Et l'appelant en vain, Emma s'est endormie
De ce sommeil qu'on dort à l'ombre d'une croix.

La soirée est suave : un enivrant arome
Flotte sur un vent tiède, emplit l'air et l'embaume ;
On dirait que la terre est une immense fleur,
D'où les feux dans le jour absorbés par la plaine,
S'exhalent maintenant en chaude et molle haleine,
Et remontent au ciel par torrens de senteur.

Et la mer ! . . . . Que de grace au loin elle déploie !
Que molle est la vapeur où l'horizon se noie !
Comme l'onde scintille en mobiles reflets !
Nul vaisseau balancé n'en sillonne la face ;
A peine d'un bateau la voile qui s'efface
Du nocturne pêcheur promène les filets.

Voilà sur quelle scène Hélène, indifférente,
Laisse depuis long-temps flotter sa vue errante.

Nonchalamment assise à son balcon ouvert,
On dirait qu'elle attend, à la voir solitaire....
Mais ce n'est pas l'époux dont l'amour adultère
Pour un lit étranger laisse le sien désert.

Auprès de la fenêtre où cette belle rêve,
D'un tilleul odorant la cime en fleurs s'élève
Et l'ombrage; par fois un souffle vagabond,
Comme en de blonds cheveux le vent des eaux se joue,
Au-dessus d'Héléna la plie et la secoue,
Agitant des parfums et l'ombre sur son front.

C'est par là chaque nuit que hasardant sa route,
Et des feuilles ouvrant la frémissante voûte,
Escalade un jeune homme au balcon attendu;
Comme on voit chaque soir l'aimante tourterelle,

Revenue abriter ses amours de son aile,
Regagner son doux nid aux rochers suspendu.

Jeunes femmes, pour lui, oh! pour lui quelle ivresse,
Quand son pied presse encor la branche qui s'abaisse,
Et que son bras à peine au mur s'est appuyé,
De sentir à son front une bouche inclinée,
Et d'un bras caressant sa tête environnée,
Et sous de molles mains son visage essuyé!

Quel délice d'entrer, d'enlacer ce qu'il aime,
Et, dans un long baiser, plus heureux que Dieu même,
De l'étreindre à mourir.... Et puis d'en revenir
A ces regards qu'on plonge un dans l'autre, aux tendresses
Moins vives, qu'on sent mieux; aux mots doux, aux caresses
Plus douces quand un peu l'on peut les retenir!

III.

« Qu'il est doux mon Henri quand sa lèvre animée
« D'un baiser sur la mienne épanche la saveur !
« Quand son bras me soutient.... Quand d'une main aimée
« Il effleure à mon front une boucle embaumée !
« Quand il m'envisage rêveur !

« Qu'il est doux, qu'il est doux, quand il me dit qu'il m'aii
« Et que tout autre femme est laide auprès de moi !
« Quand son œil luit du feu que ma prunelle sème,
« Quand nous nous enlaçons, quand la parole même
« Manque à tous deux en notre émoi !

« — Mais qu'il tarde à venir !... Oh ! s'il m'avait trompée,
« Si les lèvres d'une autre aspirant après lui,
« Maintenant épuisaient sur sa bouche usurpée
« La source de délice à ma soif échappée !... —
« Si, m'ayant toute, il avait fui !.. »

Elle dit et toujours se penche davantage;
Et le plus léger bruit à travers le feuillage
Tient son souffle en suspens et la fait tressaillir.
Mais en vain elle écoute et regarde muette;

Son œil n'entrevoit rien, son oreille inquiète
Dans l'air silencieux ne peut rien recueillir.

« Oh! femmes, pauvres fleurs qu'on goûte et qu'on néglige,
« Tremblez pour le calice une fois effleuré!
« Un souffle sur la rose en fane le prestige,
« Et jamais le zéphir n'est à la même tige,
« Deux soirs, fidèle demeuré!...

« Mais faut-il que, muette, à la fois on dévore
« Les mépris d'un époux, l'insulte d'un amant?....
« Ces hommes, trompeurs vils, ne savent pas encore
« Ce que peut d'une femme, envers ceux qu'elle abhorre,
« L'énergique ressentiment!

« Haine! haine à l'époux dédaigneux qui me laisse!

« A toi qui loin de moi chaque nuit le retiens!
« Qui te ris en ses bras de l'affront qui me blesse,
« Et mets dans tes baisers encor plus de mollesse —
« Songeant qu'ils remplacent les miens!

« Haine à toi qui, trompant aujourd'hui ma vengeance,
« Me laisses malgré moi dans la fidélité!...
« Pour elle, pour vous deux, non, non, nulle indulgence!
« Votre mort pourra seule assouvir l'exigence
« De mon cœur exalté!

« — Mais, non, il ne faut pas qu'à ces craintes je cède:
« Mon Henri m'a tant dit qu'il aime mon œil noir!
« Je le vois si joyeux alors qu'il me possède!...
« Qu'importe auprès de lui qu'un autre œil intercède?...
« Il n'est que moi qu'il veuille avoir.

« — Une seule! . . . mon cœur, hélas! le lui pardonne,
« Une seule pouvait le détacher de moi,
« Et le plomb du cercueil à jamais l'emprisonne! . . .
« Pauvre Emma! — Mais d'où vient que toute je frissonne?...
« D'où me vient ce subit effroi? »

Elle est pâle, en effet : une étrange pensée,
A peine elle achevait, l'a saisie et glacée.
Près d'elle, menaçante, elle a cru voir la mort.
Pour la première fois la mondaine volage
S'arrête à regarder cette sinistre image,
Et la peur dans son ame agite le remord.

. . . . . .
. . . . . .

Tout-à-coup dans la nuit, tristement répétées,
Par l'horloge voisine à l'écho sont jetées
Deux heures. . . . . .

IV.

D'Hélène cependant allégeant le malaise,
Le sommeil abaissé sur ses paupières pèse;
Et de ses yeux tantôt les pleurs qui ruisselaient,
Les plaintes qu'en la nuit ses sanglots exhalaient,
S'arrêtent à la fois. A sa joue humectée,
Seule, scintille encore une goutte restée,

Telle que, le matin, quand l'orage s'est tu,
Une larme de pluie au bouton abattu.
Son cœur moins bondissant s'appaise en sa poitrine,
Un de ses bras fléchit sous son cou qui s'incline,
Et l'autre, qui pressait tantôt son front brûlant,
Abandonné, repose auprès d'elle indolent;
Comme, au tomber des vents, les brins souples du saule,
Que la plus faible brise et soulève et désole,
Recommencent à pendre, immobiles, vers l'eau.

. . . . . .

. . . . . .

1830.

LE SOLITAIRE.

—

..... Noyé dans l'abime de l'être.

LAMARTINE.

—

XI.

Le Solitaire.

N'allez pas l'aborder ce jeune solitaire
Qui, là-bas, tristement, marche froissant à terre
Les feuillages tombés au tomber des beaux jours;
N'allez l'entretenir du monde ni des femmes,

Des prêtres ni du Ciel. — A de vulgaires ames
Il abandonne Dieu, le monde et les amours.

Le Dieu qu'il reconnaît, c'est toi seule, ô nature;
Et le monde qu'il aime, un vallon de verdure
Où la cascade seule ose épandre sa voix,
Où l'on cueille en avril et genêts et pervenches,
Où ne sont à garder ni fêtes ni dimanches,
Où nulle église, mais — les longues nefs des bois.

Là, son ame, souvent de son sein exhalée,
A la matière immense avec amour mêlée,
Le jour dans la lumière, et la nuit dans l'azur,
Nage, nage.... ou s'enivre en une fleur éclose,
Ou joue avec l'écume, ou vole et se repose
A la cime des monts qui se baignent d'air pur.

— Et qu'importe, après tout, hors de lui vagabonde,
Son ame?... Si, lui-même, il n'est rien en ce monde
Qu'un grain parmi les grains dont s'est fait l'Univers;
Si cette ame, un moment à son corps destinée,
Bientôt devra flotter, parfum de matinée;
Si de son corps dissous sont à naître des vers.

Avril 1831.

PENSÉE.

—

Le Temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

CHATEAUBRIAND.

—

XII.

Pensée.

Voyez comme souvent sous le poids d'une idée,
Qui se lève, domine, et périt sans retour,
La Terre qu'elle étreint se débat possédée,
Comme un serpent sous un vautour.

Palpitante, long-temps, de l'ongle qui la presse,
Du bec sanglant qui la dépèce,
Elle souffre l'activité;
Puis, un jour, l'étreignant des nœuds de sa colère,
Elle étouffe à son tour le vainqueur séculaire
Par les flots du temps emporté.

Août 1830.

SI J'ÉTAIS JUVÉNAL.

—

..... *Vitam impendere vero.*

JUVÉNAL.

—

XIII.

Si j'étais Juvénal.

Si j'étais Juvénal, comme à la poésie
Mon ame imposerait son âpre fantaisie!
Comme je bondirais en de larges chemins!
Non, non, sous crâne d'homme il n'est point de pensée
Généreuse, hardie, arrogante, insensée,
Que mon vers dédaigneux ne jetât aux humains!

Comme à flots corrosifs déborderait ma bile
Sur les mobiles gens de ce monde mobile!
Hauts seigneurs ou manant de ses sueurs baigné,
Canaille révoltée ou despotiques princes,
Roués de capitale et niais de provinces,
Rien, j'en jure par moi, ne serait épargné!

Que je flagellerais ces charlatans du temple
Que la foule mondaine enrichit et contemple
Comme des saints, des dieux; tandis qu'abandonné,
L'humble prêtre semant paroles d'Évangile,
Prêchant le Christ et non des idoles d'argile,
N'obtient qu'un peu de peuple en sa nef prosterné!

Et de quels mots brûlans d'une sombre énergie
Je la voudrais flétrir cette sauvage orgie,

Où des Belges, au pied du mât de Liberté,
Assassinaient un frère — et, triplant les blessures,
Le regardaient râlant imprimer ses morsures,
Indélébile marque au bois ensanglanté!

Et qui sait si ma lèvre, essayant le blasphème,
N'irait pas à la fin harceler Dieu lui-même?...
Dieu là-haut nonchalant, cependant qu'ici bas
Le méchant lève un front couronné de puissance,
Le juste comme un joug subit son innocence,
Et le sol toujours fume engraissé de combats!

Avril 1831.

SI J'AVAIS DE L'OR.

—

L'or n'a qu'un vil éclat entre des mains avares.

LEBRUN.

—

XIV.

Si j'avais de l'Or.

I.

Et si j'avais de l'or, oh ! comme par le monde
Se précipiterait ma course vagabonde !
Comme au sein des flots bleus j'aimerais à rouler !
A ma voile interdits nulle mer, nul rivage :
Nulle terre au soleil, ou peuplée ou sauvage,
Que mes pas scrutateurs ne courussent fouler !

Tantôt sous notre ciel et sa blonde lumière,
Pour mollement rêver, j'aurais une chaumière
A l'ombre d'un vieil orme et de pampres amis;
Et tantôt un palais à façade insolente,
Ombrageant de nos mers la vague nonchalante,
Qui lécherait ses pieds comme un dogue soumis.

Un mauresque palais, plein de vives fontaines,
Où j'eusse convié des amis par centaines,
Où les fleurs, les parfums, où les vins à torrens,
Et les mets prodigués et les filles jolies,
Et les chants, et la valse, et toutes les folies
Auraient rassasié mes désirs délirans.

Et puis, le lendemain, rêveur, au cimetière,
Me choisissant un lieu pour une tombe altière,

Payant pour être au large un jour enseveli,
J'aurais pu, satisfait de mes marbres superbes,
Regarder en pitié les croix parmi les herbes
Et la fosse du pauvre abîmé dans l'oubli.

Et, d'avance, inscrivant mon nom et ma louange
Sur le tombeau bâti pour revêtir ma fange,
Je l'eusse environné d'arbres au vert aspect,
Dont les bruits caressans et la cime qui tombe
Auraient après ma mort imité sur ma tombe
Les flatteurs dont ma vie avait eu le respect.

Mais c'est à Mont-Redon, parmi l'algue et la grève,
Et l'écume des eaux que le Mistral enlève,
Qu'il m'aurait fallu voir d'un cheval aux longs crins
Précipiter l'essor dans la stérile plaine,

Et bondir et voler, voler à perdre haleine,
A l'abattre fumant sur les sables marins !

Jusqu'au jour où, lassé de ma vie immobile,
Comme Byron fuyant les ennuis de son île,
J'eusse livré ma verve à mon léger vaisseau,
Et, pleurant comme on pleure à quitter sa patrie,
Joui de voir s'ouvrir devant ma rêverie
Toute l'immensité des espaces de l'eau !

II.

Oh! qui les redira ces délices intimes
Dont l'ame se repaît aux scènes maritimes,
Soit que, dressant ses eaux, la mugissante mer
Enveloppe d'écume et de bruit le navire,
Soit qu'une brise à peine à la poupe soupire,
Et de légers frissons ride le flot amer?

Oh! qui les redira ces nuits vives d'étoiles,
Où le nautonnier chante, où détendant ses voiles,
Le vaisseau fatigué des rafales du jour,
Se couche mollement en la vague endormie,
Comme un amant penché sur le sein d'une amie?....
Oh! qui les redira ces images d'amour?

Est-ce toi dont la chair tient l'ame embarrassée,
Dont à peine au dehors suinte la pensée,
Vil oisif! — Ou bien, vous, misérables! que l'or
A beau rassasier et jamais ne fait vivre,
Jusqu'à ce que la mort, un matin, passe et livre
Au fossoyeur la bête, aux neveux le trésor?

Balançant ta sottise à cheval promenée,
Est-ce toi, faible fat à figure fanée?

Ou bien, vous, beaux esprits, puissances de salon,
Comme un paon fait la roue, étalant vos paroles,
Et bons à dominer ces femelles frivoles
Devant qui tout plumage est plumage d'aiglon?

Non, non, non, croupissez, créatures serviles,
A couvert de l'azur sous les toits de vos villes!
Les champs libres de l'eau l'effroi vous les défend!
Non, ce n'est pas pour vous que les vagues sont faites,
Que l'Océan tantôt a d'effrayantes fêtes,
Et tantôt des jeux doux comme ceux d'un enfant.

III.

— En Sicile! en Sicile!..... au volcan, capitaine!
Et du fumant Etna la montagne hautaine
A sa cime bientôt m'abreuverait d'air pur;
Et quel plaisir, debout aux lèvres du cratère,
De voir dans les brouillards se perdre en bas la terre,
Et les aigles cinglant à mes pieds dans l'azur!

Et de me dire alors : que fait l'espèce humaine,
Petite, barbotant là-bas dans son domaine?
Et le peuple encor peuple? Et les rois toujours rois?
Oh! comme, d'un peu haut quand le regard domine,
La pauvre humanité se laisse voir mesquine :
Tantôt brûlant les Juifs, tantôt sciant les croix!

— Capitaine, en Écosse!... où le calme Katrine,
Que de ses sombres bois le Bienvenu domine,
Se déroule au soleil comme une nappe d'or.
Je me veux reposer au bord de ses rivages
Tout rians d'églantine et de genêts sauvages,
Où Fitz-Jame égaré, le soir, sonna du cor;

Où le flot humecta les brins pendans du saule,
Quand la Dame du Lac, un plaid sur son épaule

Et l'aviron en main, de son esquif léger
Vint heurter dans le sable, et, courtoise, ingénue,
Du chasseur chevalier saluant la venue,
Dans sa barque accueillit ce royal étranger.

— A New-Yorck! à New-Yorck!... Abordons cette terre
Où de la Liberté le front jeune est austère,
Où Washington repose, immortel laboureur....
Oh! long-temps voyons-la cette sainte contrée
Où puissance de roi ne s'est jamais montrée,
Où la nature encore a toute sa primeur,

Où la lune assoupit ses lueurs diaphanes
Sur les flots de gazon des immenses savanes,
Où roule solennel le grand Meschascebé,
Où du Niagara la cataracte gronde,

Versant du haut des airs, que sa poussière inonde,
En un gouffre béant tout un fleuve tombé !

Quant au Brésil, passons — nous y verrions un trône.
Allons doubler ce cap que le pôle couronne.

. . . . . .

. . . . . .

Avril 1831.

DÉSIR.

—

Cadix, ouvre-moi l'Océan !

MÉRY.

—

XV.

Désir.

Vents des mers, levez-vous ! venez, de vos haleines
M'emporter à travers les bouillonnantes plaines
Où mon œil s'est tracé d'insolites chemins :
Que j'aille découvrir quelque terre ignorée,
Quelque île encore vierge, où, première arborée,
La bannière de France ondoie entre mes mains !

Ou bien vous, accourez, fumans coursiers de guerre!..
Des rivaux insolens nous gênent sur la terre :
Il est des fronts encor que nous devons plier.....
Qu'à venger mon pays mon bras sanglant parvienne,
Et puis, dans un drapeau, que mon corps s'en revienne,
Comme à Sparte un soldat sur son vieux bouclier!

Novembre 1829.

VOEU.

—

O Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs !

CHATEAUBRIAND.

—

XVI.

Voeu.

Versez le vin, buvez dans le cristal qui brille;
Couronnez en chantant vos fronts insoucieux;

Puis, sémillans danseurs, figurant en quadrille,
Formez, aux sons du luth, formez des pas joyeux!

Ou bien, courez saisir ce qu'on nomme la gloire;
Parez du diadême un front taché de sang;
Soyez maîtres et fiers.... Puis allez dans l'histoire
Parmi les rois bourreaux descendre à votre rang!

Ou de toute votre ame adorant la richesse,
Prosternés devant l'or et la nuit et le jour,
Amassez, entassez, pour qu'enfin la vieillesse
Du plaisir différé vous frustre sans retour!

Ou bien encore, usant vos plus fraîches années
Sur le sein mis à prix de profanes beautés,

Que vos fronts de vingt ans, sous leurs graces fanées,
Dénoncent le vieillard flétri de voluptés!...

— Assouvissez vos goûts!... Moi je veux une femme
Innocente, à moi seul, dont l'œil brille et soit noir;
Qui, versant à mon cœur le nectar qu'il réclame,
Me console du jour par les baisers du soir!

10 Juin 1829.

BIZARRERIE.

—

Ah ! berce, berce, berce encore.

LAMARTINE.

—

XVII.

Bizarrerie.

Quelquefois je saisis une branche abaissée,
Au-dessus d'un torrent par les vents balancée,
Et, suivant dans leur bond ses robustes ressorts,
A ses balancemens j'abandonne mon corps;
Et tandis que je ris, suspendu sur l'abîme,
Du tronc qui me soutient la mugissante cime,

Criant sous la fureur du rapide aquilon,
De sa feuille jaunie inonde le vallon.
Et lorsque dans les cieux la tempête s'avance,
Et sur la vaste mer étend son ombre immense;
Lorsque avec un bruit sourd l'onde qui retentit
Sous de profonds rochers et se rompt et bondit,
Et que le vent chassant une humide poussière,
Frappe et gronde à l'oreille ainsi qu'un long tonnerre,
Au sommet déchiré de quelque âpre rocher,
Malgré l'air et les eaux mes bras vont s'attacher;
Là, penché sur le gouffre et plus fort que l'orage,
Écoutant le tonnerre et les cris du naufrage,
Tranquille, enveloppé de l'écume des flots,
D'un regard satisfait contemplant ce cahos,
Les vagues sous mes pieds, les éclairs sur ma tête,
Mon ame croit guider le vol de la tempête.

1827.

AU CHATEAU
DE JULHAN.

—

Je vous aime, ô débris !
VICTOR HUGO.

—

XVIII.

Au Château de Julhan.

Comme l'herbe a couvert tes portes condamnées,
Et la mousse tes murs brunis sous les années,

Solitaire Julhan, monotone séjour,
Où nul bruit ne naît plus quand s'éveille le jour,
Où le lierre envahit de racines furtives
La salle des festins déserte de convives,
Où les troncs pétillans du chêne et du noyer,
Le soir, n'échauffent plus la pierre du foyer!

— S'il est des sons ouïs encore en ton silence,
C'est le vent seulement qui gémit et balance
La pâle giroflée aux fentes de tes murs;
C'est le crapaud livide, hôte des joncs impurs;
Ou peut-être, enivré de purpurines baies,
Quelque merle sifflant sous l'épine des haies.
Mais où sont dans tes murs les rumeurs d'autrefois?
Et ces notes surtout, cette naïve voix,
Qui, vers l'heure où des airs la fraîcheur matinale
Rend plus douce à sentir la rose virginale,

Ou bien encor, le soir, quand les vents embaumés
Ont cessé de puiser aux calices fermés,
S'élevaient vers les cieux, suavement mêlées
Sous les doigts d'une fille, amour de ces vallées?
— De sa mère inquiète, appelant dans le bois,
Où sont-ils les longs cris, si la vierge, par fois,
De boutons à cueillir sans repos désireuse,
Avait égaré loin sa course aventureuse?
Et, là-bas, sous ce chêne ombrage souverain,
Qu'as-tu fait de la danse aux bruits du tambourin,
De tes maîtres heureux quand la main caressante
Épanchait et les dons et la joie innocente
Aux pauvres laboureurs des coteaux d'alentour?....

— Hélas! le chêne va lui-même avoir son tour!
Son tronc vide se creuse, et ses branches séchées
Bientôt n'enverront plus leurs feuilles détachées,

Au gouffre dévorant où vont avec les jours,
Feuilles et jeunes gens, chênes et hautes tours!

Mars 1831.

AUX ROIS ÉTRANGERS.

—

Et nunc, reges, intelligite.

Psalm. XI.

—

XIX.

Aux Rois étrangers.

Ainsi vous vous dressez, roseaux, dans la tempête,
Au lieu de prosterner votre fragile tête
Jusqu'à l'humble niveau du sol !
Vous ne craignez donc pas que vos tiges brisées
Livrent aux eaux du lac leurs feuilles dispersées
Sous des vents au terrible vol ?

Jusqu'ici le soleil a doré vos feuillages,
Jusqu'ici les baisers de la brise des plages
Avec mollesse ont effleuré
Votre front éployant de larges chevelures,
Et dans un air serein imitant les allures
Du palmier aux cieux égaré!

Jusqu'ici murmurant des murmures superbes,
Vous avez étouffé sous votre ombre les herbes
Qu'il ne fallait que protéger;
Et, pourvu que le sol engraissât vos racines,
Qu'indolente, au-dessus des vives eaux voisines,
Votre cime pût voltiger,

Que vous faisaient à vous ces basses graminées,
De vos brins dédaigneux sans pitié dominées?

A vous, roseaux, que vous faisait
Plus ou moins de verdeur à la pauvre pelouse?...
Elle eût été bien vaine à se montrer jalouse
Du soleil qu'on lui refusait.

Mais voyez-le venir cet ouragan immense,
Qui, grossi lentement, à se ruer commence,
Et va sur vous bientôt passer! —
Hâtez-vous, courbez-vous, ambitieuses plantes!
Tremblez qu'à s'incliner vos antennes trop lentes
Soudain ne viennent à casser!

Et si vous résistez à plier de vous-mêmes,
Si, pour que vous croyiez à ses forces suprêmes,
L'orage doit vous foudroyer;
Comme, après, on verra sur vos tiges à terre

L'herbe qu'enveloppait votre ombre héréditaire,
Puissante à son tour ondoyer !

*

Mais à des rois pourquoi jeter mes paraboles?
Ont-ils compris jamais la menace en symboles,
Les malheureux? — Ce qu'il leur faut,
C'est un hideux réveil engloutissant leur rêve;
C'est d'un peuple orageux la houle qui s'élève;
C'est la leçon de l'échafaud !

9 Août 1831.

RETOUR A LA SOCIÉTÉ.

—

Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.

VIRGILE.

La France représente l'avenir,
et l'avenir ne succombe pas.

Le Globe (26 novembre 1830).

—

XX.

A

MON AMI ADOLPHE VINCENT;

COMME UN FAIBLE TÉMOIGNAGE D'ESTIME

POUR SON CARACTÈRE,

ET DE RECONNAISSANCE POUR SON AMITIÉ.

P. B.

Retour à la Société.

I.

Coulez, ruisseaux, disais-je, et de vos eaux plaintives
Caressant mon oreille et mon ame attentives,
Aidez-moi sur vos bords à rêver tout le jour,
A m'égarer paisible à travers mes pensées,
A laisser aux mondains leurs heures insensées,
A fuir les hommes sans retour!

Coulez, coulez, ruisseaux.... Hélas! l'ame asservie
Peut-elle comme un joug ne pas traîner la vie,
Quand seul un mur étroit est pour nous l'horizon,
Quand il faut qu'un air lourd nourrisse notre haleine,
Et que nos pieds oisifs ne peuvent dans la plaine
Bondir à travers le gazon?....

Montagnes, de lumière et de pluie abreuvées,
Fraîches lueurs de l'aube à l'horizon levées,
Feux du jour et du soir, transparence des nuits,
Murmurantes forêts sous les vents remuées,
Rives blanches de fleurs, et vous flots de nuées
Dans l'azur mollement conduits!

Tableaux doux, tableaux grands, dont mon ame s'enivre,
Avec vous, tout à vous, désormais je veux vivre:

Le cœur parmi le monde est trop prompt à sécher.
Oh! le désert toujours, toujours une chaumière,
Où je m'abreuve d'air, d'arôme et de lumière,
Comme la plante du rocher!

Là, d'un objet aimé que la bouche se donne
A la mienne parfois; que mon bras l'environne;
Que mon œil plonge au sien, et que ses longs cheveux,
Enveloppant ma joue unie à son visage,
Ombragent nos baisers.... De la femme volage,
Hélas! c'est tout ce que je veux!

Et puis, vienne la mort!.... Ou pressée, ou tardive,
Peu m'importe; je sais qu'il faut qu'elle m'arrive,
Et je ne crains pas l'heure où je dois m'endormir,
Pourvu que nuls sanglots ne troublent cette fête,

Et qu'en un lit de fleurs laissant fléchir ma tête,
J'écoute le vent seul gémir !

Je disais : tout à coup une force profonde,
Remuant sur sa base une moitié du monde,
Comme des feuilles d'arbre a secoué les rois;
Et, gros de liberté, le fleuve populaire,
Soulevant autour d'eux les flots de sa colère,
Les engloutit eux et leurs lois.

II.

Oh ! les eaux, maintenant, les eaux et leur murmure
Peuvent bien, à travers la mousse et la verdure,
Toutes seules couler;
Toutes seules, les fleurs nuancer les campagnes,
Et, seule, au front des bois et des grises montagnes,
La pluie étinceler.

Je me plais, je me plais, par le temps où nous sommes,
Au monde, au mouvement, à ces murmures d'hommes,
Qu'élève une cité :
Je m'y plais à présent qu'ils ne sont plus serviles,
Et j'aime à respirer la poussière des villes,
Depuis la liberté !

Des princes, trop long-temps sacrilége, absolue,
La puissance épuisa la terre dévolue
Aux jeux de leur orgueil ;
Trop long-temps, se disant des envoyés célestes,
Ils ont enfermé l'homme en leurs trames funestes,
Comme un drap le cercueil.

On eût dit pour eux seuls que la vie était faite,
Que les Dieux à nos frais leur donnaient une fête

Sous la voûte du ciel. —
Fête sombre où pleurait la foule dédaignée,
Où la lèvre des rois, seule, riait baignée
De nectar et de miel.

On eût dit qu'ils pensaient que leur dédain suprême
Dût insulter du sein de la débauche même
Au peuple dévasté;
Comme on voit dans les prés une bête de somme
Se vautrer, sans pudeur, sur les débris du chaume
Que ses dents ont brouté.

Et pourtant, que faut-il, afin que la vengeance
Formidable se lève, et de tant d'exigence
Suspende enfin le cours?
Que faut-il, que faut-il, pour que, foulant leur place,

Le niveau du néant sur les colosses passe?.. —
Il a fallu trois jours?

C'est que, verte, aux rameaux, tant qu'elle boit la sève,
La feuille ne craint pas de souffle qui l'enlève
Au tronc qui la nourrit;
Mais dès qu'aux jours d'automne elle a jauni, séchée,
Au premier vent levé, voyez comme arrachée
Elle tombe et pourrit!

Vieillards qui, reniant la généreuse idée
Dont la terre partout s'ébranle possédée,
Maudissez ce réveil,
Avez-vous donc pensé que vos cris, vains obstacles,
La feraient reculer, comme, au temps des miracles,
Josué le soleil?

Et ne voyez-vous pas, stupides que vous êtes!
Que ce monde mobile a besoin de tempêtes,
Comme l'air d'ouragans;
Et qu'il faut que son sein, qui sans cesse fermente,
Se soulage parfois de sa lave écumante,
Comme font les volcans?

Qu'avez-vous à gémir, si le peuple commande?
Est-ce le meurtre encore et le vol qu'il demande?
Veut-il, se soulevant,
Les autels dans la boue et le prêtre au supplice?
Ou bien d'un roi jugé la tête en sacrifice
Et les cendres au vent?

Certes, ils sont bien loin ces temps hideux à lire,
Où, fumant aux regards d'une foule en délire,

Un sang royal coula :
D'un monarque aujourd'hui si le caprice pèse,
On le chasse... après quoi toute haine s'appaise,
Et c'en est fini là.

Et puis, ce qui s'est fait est fait; qu'on se décide.
D'en haut à nos destins toujours un doigt préside,
invisible, mais fort;
Et l'on doit obéir à ce terrible guide,
Soit qu'aux sources de vie il mène l'homme avide,
Soit qu'il pousse à la mort!

III.

Avouez-le, vieillards, quoiqu'aux sceptres rebelle,
Notre France, aujourd'hui, notre France est bien belle!
L'heure de délivrance a chez elle sonné;
D'en bas le monde suit l'élan qu'elle a donné;

Et, dans l'obscurité colonne étincelante,
Elle guide l'Europe encore chancelante,
Comme on dit que, la nuit, se levant dans le ciel,
Une flamme au désert éclairait Israël.
Non, non, dans cette foule autour de nous pressée
De peuples, il n'en est aucun dont la pensée
Aussi haut que la nôtre ait porté son essor;
Et, partout, sous le joug tandis qu'on plie encor,
Chez nous seuls amenée à son jour de vengeance,
Souveraine à jamais, s'asseoit l'Intelligence.

Et si vous avez vu, quelquefois, quand l'été,
Comme un poudreux manteau sur les plaines jeté,
De la source éteignait les flots et l'harmonie,
Et que la brise aride et la feuille ternie
D'ombre ni de fraîcheur ne baignaient plus vos fronts,
Si vous avez vu, dis-je, alors, au haut des monts,

Des nuages montés d'une lointaine grève,
Et qu'un souffle pesant avec peine soulève,
Accumuler leur nuit, leur pluie et leurs éclairs,
Comme un nouveau cahos ameuté dans les airs :
Si la foudre éclatait, frappait, brisait; immense,
Mugissant, si le vent couchait dans sa démence
Les forêts jusqu'à terre; et, tombés à grands bonds,
Si les flots furibonds
Des torrens ruisselant du flanc de la montagne,
Comme un corps dévoré décharnaient la campagne,
N'avez-vous pas aussi vu le céleste azur
Des ombres et des eaux se dégager plus pur,
Et les sommets noyés tantôt dans la tempête,
Dans la sérénité lever encor la tête?...
Peut-être que la foudre au loin long-temps grondait,
Que sans cesse l'orage en fuyant s'étendait;
Mais sur les flancs obscurs de la nue éloignée
Se reflétait en arc la lumière baignée,
Et vous pouviez dès lors aux pays d'alentour

Prédire pour le soir un ciel pur à leur tour.

Ainsi nous avons eu, naguère, nos ténèbres
Toutes pleines d'éclairs et de rumeurs funèbres;
Eu la grêle et la pluie, eu des chênes ployés,
Des blés ensevelis et des monts foudroyés;
Mais un soleil limpide à présent nous inonde,
Et l'orage, étendu sur le reste du monde,
Nous a quittés pour faire, en tous lieux, tour à tour,
Naître du bruit le calme et de l'ombre le jour.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
25 SEP 1958
OF OXFORD
LIBRARY

IV.

Et ce jour quel est-il ? . . . C'est le rayon suave
Qui fait se relever l'œil baissé de l'esclave ;
C'est après le soleil la plus vive clarté ;
C'est le printemps vainqueur de la glace fragile,
C'est le jour pur de l'évangile,
C'est la nouvelle Liberté !

Vieux piliers chancelans, tous ces rois de l'Europe,
Que des vieilles erreurs la ruine enveloppe,
Se tiennent, s'efforçant d'embarrasser ses pas;
Mais si nous la détruire était un de leurs rêves,
Contre un Napoléon, les éclairs de nos glaives
Et le sang de nos cœurs ne la trahiraient pas!

Oh! si, de notre sol profanant la frontière,
De leurs pieds les Germains y traînaient la poussière;
Si de serviles cris menaçaient les couleurs
Que la France, vingt ans, autour d'elle a menées,
Qu'ils sachent que chez eux à l'instant retournées,
Elles y planeraient sur du sang et des pleurs!

Qu'ils songent qu'à travers cet azur de l'espace
Où de l'aigle et des vents, seule, la route passe,

Bien plutôt ils l'auraient entravé quand il part,
Et que, les yeux sanglans de colère et de joie,
Dans les vallons profonds il a marqué sa proie,
Qu'ils ne pourraient brider notre jeune étendart!

Comme la hache frappe et va de chêne en chêne,
Comme de roc en roc un torrent se déchaîne,
Comme l'éclair jaillit et court de cieux en cieux,
Cent mille bras iraient fauchant de tête en tête,
Et de nos bataillons l'implacable tempête
Foulerait à grands pas ces vils audacieux!

« Jeune homme, le combat, sur tes lèvres facile,
« Hardiment nous promet la victoire docile,
« Mais vingt peuples encor sont les troupeaux des rois,
« Et crois-tu, contre nous si l'Europe liguée

« En masse se levait, que, seule et fatiguée,
« La France, contre tous, debout maintînt ses droits? »

Je vous l'ai dit, vingt ans, nos robustes armées
Ont fait des nations ce que fit des Pygmées
Hercule les prenant par milliers dans sa main;
Et, tant de fois vainqueurs pour le plaisir d'un maître,
Osez-vous bien nous croire inhabiles à l'être,
Si nos droits à venger nous réclament demain? . . . .

Mais la guerre n'est point du goût de la prudence
Et vous trouble, est-ce pas? . . Eh bien! par prévoyance,
Si l'ennemi venait gardez de l'arrêter,
Et conservez surtout votre sang dans vos veines,
Afin que, vigoureux sous le fardeau des chaînes,
Ce poids vous soit facile et léger à porter!

Pour nous dont le cœur vibre alimenté de flammes,
Dont l'égoïsme encor n'a pas rouillé les ames,
Peu nous fait plus ou moins de péril à courir! . . .
N'est-ce pas, n'est-ce pas, ô vous tous de mon âge,
Que, si des étrangers nous arrive l'outrage,
Nous sommes résolus, résolus à mourir?

Le sabre ou le canon auront beau nous atteindre:
Chacun de nous, amis, n'a qu'une mort à craindre,
Et chacun de nous tous en a mille à donner.
Quelle ivresse d'ailleurs à celui qui succombe,
Quand sur le sol trop bas son cadavre ne tombe
Que pour mieux faire au feu ses frères cheminer!

Oui, vaincus, expirans, mais sauvés des entraves,
Nous leur ferions subir à ces faces d'esclaves

De nos derniers regards l'insultante fierté ;
Et nos lèvres, pressant un lambeau tricolore,
A travers notre sang leur jetteraient encore
Ce cri : liberté ! liberté !

Septembre 1830.

LE

SERMENT DE L'ÉPOUSE.

—

Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame.

RACINE.

—

XXI.

Le Serment de l'Epouse.

I.

PRÉLUDE.

Et l'on m'a dit : jamais tu ne seras poète !
Ton aile tend au Ciel et le Ciel te rejette.
Non, tu n'as point reçu cet immense regard
Qui saisit l'Univers, et qui même devine
Ce qu'à nos yeux mortels la majesté divine
Enveloppe à jamais, invincible rempart.

Ton ame en ses transports est faible et réservée,
Et jamais ne pourront de ta lyre énervée
Jaillir précipités d'énergiques accens :
Tu diras, dans tes vers que la mollesse ordonne,
Ou les fades baisers qu'une femme abandonne,
Ou les pâles plaisirs qui vieillissent les sens.

De futiles pensers ta muse dominée
Peut-être amènera la rime efféminée
A peindre un rossignol qui travaille sa voix,
Ou d'un calme ruisseau l'insipide murmure,
Ou les tant vieilles fleurs de la vieille nature,
Ou la vague, ou l'azur, ou la lune, ou les bois....

Mais jamais de ces vers grondant comme la foudre,
Ou les feux de la guerre au milieu de la poudre,

Ou le vent qui soulève et rompt d'énormes flots;
Non jamais de ces vers fondus en mots de flamme,
Et qui, d'un trait puissant se soumettant une ame,
Jusques au fond du cœur vont chercher les sanglots!...

Suis donc l'humain troupeau, retombe dans la foule,
Coule paisiblement avec le temps qui coule,
Te levant le matin, pour reposer le soir
Ta chair que ton esprit si sottement méprise :
Va, lorsque le génie use un corps qu'il maîtrise,
Dans l'immortalité c'est qu'il marche s'asseoir!....

— Moi, replier mon aile et retomber dans l'ombre?
Moi, de ces lourds mortels suivre l'ignoble nombre?
Moi, tenir mon regard à la terre attaché?....
Non, le corps doit mourir quand l'ame ne peut vivre;

Et qu'à l'instant du mien le trépas me délivre,
Si je dois ici-bas rester vil et caché!

— Otez donc de mes yeux ce vulgaire imbécile
Dont le corps mène l'ame enchaînée et docile,
Et qui n'est sur ce sol qu'un mobile fardeau,
Jusqu'à ce que venue une masse prochaine
Le pousse dans la mort, comme aux branches du chêne
Le feuillage d'un an cède au bourgeon nouveau!...

Laissez-moi parcourir ce monde imaginaire,
Où l'ame librement vit et se régénère,
Où l'on n'est point troublé des choses d'ici-bas :
Et vous qui prétendez que mon aile se traîne,
Voyez-la, déployant sa force souveraine,
De l'aquilon lui-même affronter les combats!

Ni ténèbres, ni flots, rien jamais ne l'arrête :
Je plonge aux profondeurs qu'ignore la tempête
Et que n'osent tenter les grands monstres des mers,
Jusqu'à ce que mon œil, ne rencontrant plus d'ondes,
Ait enfin découvert sous ces ombres profondes
La main calme de Dieu qui soutient l'univers.

Le gouffre sous mes pieds, la foudre sur ma tête,
J'accompagne en son vol la sonore tempête,
Écoutant le long cri du marin qui se perd;
Et quand surgit la guerre entre humains allumée,
De la poudre aspirant l'enivrante fumée,
Moi-même de poussière et de sueur couvert,

Je vois les bruns soldats sous le canon qui tonne
Tomber, comme j'ai vu quelquefois en automne

Les feuillages flétris pleuvoir du front des bois,
Lorsqu'un bras appuyé sur le duvet des mousses,
Du vent dans les rameaux écoutant les secousses,
Nonchalant je rêvais à mes jours d'autrefois.

Je vois le sang noircir les sables de la plaine,
Je vois sur les mourans les coursiers hors d'haleine
De leurs pieds meurtriers ensanglanter le fer;
Alors, d'horreur glacé, m'adressant à ma muse : —
Regarde.... c'est un roi, lui dis-je, qui s'amuse !
Et soudain notre vol s'enfonce dans l'Enfer.

—L'Enfer?... qu'il est terrible!... Oh! si dans ses abîmes,
Emportés comme moi par des routes sublimes,
Vous aviez pu planer sur son rouge océan,
Voir les damnés roulés dans ses vagues de flamme,

Et les hideux démons s'acharnant sur chaque ame,
Et, sur son trône noir, debout l'affreux Satan;

Si vous aviez compté les douleurs, les supplices
Dont, là-bas, on punit les terrestres délices,
Si vous aviez ouï le bruit continuel
Des coups, des cris, des pleurs, des plaintes, des blasphèmes,
Comme moi consternés, vous diriez en vous-mêmes
Que Dieu, s'il n'est bien juste, est un Dieu bien cruel!

— Mais vers les Cieux souvent mon aile est attirée;
Son battement pressé frémit dans l'Empirée,
Et j'arrive léger au splendide séjour,
A travers les soleils et les étoiles blanches,
Comme, dans les forêts, glisse parmi les branches
L'oiseau qui vole au nid où l'appelle l'amour :

Là, je plane au-dessus des célestes phalanges,
Effleurant de mes pieds le front rose des anges,
Et jusqu'à Jéhovah s'élance mon essor :
Mais dans l'immense Ciel je ne vois que ma mère;
Et de mes yeux, hélas! tombe une larme amère,
Quand il faut la quitter et venir vivre encor!

II.

LA ROSE.

« Ainsi, le sein paré des roses nuptiales,
« Avec ce front naïf que de jeunes rivales
« De festons enviés viennent de couronner,

« Avec ton doux souris, tes graces virginales,
« A moi, blanche beauté, tu veux donc te donner?

« Une aimable rougeur sur ton visage éclate,
« Sous des cils moins jaloux ton œil brille et me flatte,
« Et ton sein doucement se soulève agité;
« Et déjà vers le seuil ton pied léger se hâte :
« Tu veux donc être à moi, douce et blanche beauté?

« Déjà des instrumens, dans les cours, l'harmonie
« Bruyante, vers le temple à marcher nous convie,
« Et se mêle aux transports du cortége joyeux;
« Et ta mère t'attend, triomphante, ravie,
« Car mon amour pour toi rend son cœur glorieux.

« Dis, il est beau ce jour!... Oh! comme avec ivresse,

« Étreignant dans ma main la tienne qui s'y laisse,
« Te soutenant tremblante aux marches de l'autel,
« J'ouïrai de ton sein, qu'un léger trouble oppresse,
« S'échapper le serment d'un amour immortel! . . . .

« Mais vois-tu ce poignard? . . . vois-tu comme acérée
« La pointe en est luisante et de sang altérée? . . . .
« Sous ce fer vierge encor nul flanc n'a palpité :
« Eh bien! c'est là d'abord que me sera jurée
« Ta promesse d'amour et de fidélité!

« Je n'ai pas toutefois résolu de contraindre
« Ton cœur à ce serment, si ton cœur doit le craindre;
« Le nœud qui nous unit peut encor se briser :
« Refuse, et les flambeaux à l'instant vont s'éteindre,
« Et ta mère, ce soir, va seule te baiser.

« Avant de rien jurer, réfléchis : envisage
« Et ce poignard qui brille, et l'austère visage
« D'un époux par la guerre et ses feux approché :
« Sur mon front, je le sais, habite un air sauvage;
« Mais sous ce rude aspect un cœur noble est caché.

« Je n'ai pas de ces yeux dont le regard console,
« Ni de ces cheveux blonds qui tombent sur l'épaule,
« Ni d'un adolescent l'éloquente pâleur;
« Mais ce n'est pas toujours aux bleus rameaux du saule
« Que la souple liane unit sa molle fleur.

« Peut-être ton regard s'est-il laissé séduire
« A l'éclat que ma gloire à tes yeux fait reluire?
« Ma fortune peut-être encourage ta main?...
« Garde alors aux autels de te laisser conduire,

« Car je veux pour moi seul que palpite ton sein !

« Le serment que j'exige est sans doute bizarre ;
« Tu ne dois même plus voir en moi qu'un barbare,
« Douce et blanche beauté qui te donnais à moi.
« Mais si tu ne crains pas qu'un jour ton cœur s'égare,
« Quel danger que ce fer me réponde de toi ? . . .

« Et puis, si tu savais de quelle frénésie
« Tout entière mon ame à ta vue est saisie,
« Si tu voyais mon cœur dévoré nuit et jour,
« Tu me pardonnerais toute ma jalousie,
« Et tu braverais tout pour payer tant d'amour !

« — Tu jures !... laisse-moi te baiser sur la bouche !...
« Ces roses, à mes yeux, de ton cœur qui les touche

« Offrent un pur emblème en leur blanche couleur :
« J'en garde une.... et, jamais si tu trompais ma couche,
« Au bout de mon poignard je te rendrais ta fleur! »

III.

LES BAISERS.

Encore le printemps; et la nature aimante,
Comme un fécond baiser, dans son sein qui fermente
Hume ses feux reçus avec avidité;
Sous un souffle d'amour tout se cherche et s'agite :
La fleur s'ouvre à la fleur; de la beauté plus vite
Le cœur surpris a palpité.

— Il est nuit : l'air est doux, si doux qu'on le respire
Comme ce souffle pur que puise avec délire
Aux lèvres d'une vierge un époux bien aimé,
Quand des bras maternels il la prend languissante,
Et qu'il la sent brûler, troublée et rougissante,
Au feu de son sein enflammé.

Est-ce du vent du soir l'haleine molle et douce
Qui sur les troncs vieillis vient effleurer la mousse
Et glisse ainsi dans l'air éveillé par son vol?
Est-ce l'eau qui résonne? est-ce un bruit du feuillage?
Ou, dans les peupliers qui bordent le rivage,
La voix triste du rossignol?...

Ce n'est pas le zéphire, il dort dans quelque rose;
Ce n'est pas le feuillage, aux rameaux il repose;

Ce n'est pas sous les fleurs un ruisseau murmurant;
Ni, par momens jetée, une note plaintive
Que dans les peupliers, long rideau de la rive,
Le rossignol va soupirant.

Non, jamais, jamais rien n'exhale en la nature
Un soupir si touchant, un si tendre murmure.
D'où vient-il?... Je ne sais : dans l'ombre, seulement,
Contre un arbre, où son bras soutient son front qui penche,
Une femme est debout, seule, immobile et blanche
Comme l'urne d'un monument.

En vain l'air est suave, et dans la nuit sereine
La lune a répandu sa grace souveraine;
Ce n'est point son reflet, ni le calme profond,
Ni le parfum des airs que dans la solitude

Vient chercher cette belle — une autre inquiétude
Incline et fait rêver son front.

Tout à coup, derrière elle, aux branches écartées,
Frémissent doucement les feuilles agitées,
Et son oreille entend comme un souffle de voix....
Oh! c'est lui, c'est bien lui qui l'appelle!... Elle hésite,
Elle tremble, rougit.... Mais lui se précipite... —
Unis pour la première fois!....

Unis, serrés, brûlans : sur leurs bouches étreintes
Le doux bruit des baisers couvre leurs voix éteintes,
Et leurs yeux sont noyés, et leurs seins haletans :
Ah! sans doute, bientôt, du feu qui les embrase
Ils mourraient consumés, si cette ardente extase,
Hélas! pouvait durer long-temps.

Que leur font maintenant les plaisirs de la foule,
Et ce monde qui change, et le temps qui s'écoule?
L'univers est pour eux comme s'il n'était pas :
Songent-ils si l'amour en d'autres cœurs fermente,
Si d'un être offensé que la rage tourmente
L'œil sinistre a suivi leurs pas?

Croyez-vous qu'enivrés de tant de jouissance,
Leurs ames du remords subissent la puissance?
Que la honte poignante ait flétri leur bonheur?
Il n'aurait pas connu ces momens et leurs charmes
Celui qui penserait que de telles alarmes
Pussent alors toucher leur cœur.

Mais comme leurs baisers, hélas! les heures passent;
Dans les cieux argentés les étoiles s'effacent,

Et déjà sur les eaux a blanchi le matin.
Les instans du plaisir ainsi coulent rapides;
Et sur nous du malheur les jours longs et livides
Quand ils pèsent, pèsent sans fin !

« — Quoi! nous quitter? Non, non, ce n'est point là l'aurore!
« Une si douce nuit ne peut finir encore....
« Laisse, laisse en mon sein ta tête reposer!
« D'où te naît tant de crainte, ô ravissante amie?
« Va, le jour est bien loin de la terre endormie :
« Rends-moi tes lèvres à baiser! »

« — Hélas! cette clarté, c'est bien l'aube venue!
« Trop long-temps sur ton cœur j'ai joui retenue,
« Doux ami!... laisse enfin nos bras se détacher;
« Songe que le jour va tout entier apparaître,

« Que l'ombre m'abandonne.... Ah! vainement peut-être
« Ai-je espéré de me cacher! »

Et ses pleurs sont mêlés à ce tendre reproche.
Mais lui retient sa main, de son cœur la rapproche,
Puis : « Jure, jure-moi du moins de revenir;
« Pense qu'à mon malheur je ne veux pas survivre,
« Si de ces voluptés dont je me sens tout ivre
« Tu dois priver mon avenir! »

« — Tendre ami, de tes sens quel délire s'empare?
« Hé quoi! vouloir mourir si le sort nous sépare!
« Pour vivre n'as-tu pas assez de mon amour?...
« Que l'espoir du bonheur comme moi te soutienne :
« Le Ciel peut séparer et ma vie et la tienne,
« Et puis nous réunir un jour.

« Mais il faut nous quitter, si nous voulons encore
« Nous revoir et jouir.... Vois la perfide aurore
« Sans cesse autour de nous agrandir ses rayons!....
« Ciel! entends-tu?.. des pas résonnent sous la rive!..
« On vient!... O mon ami! vite, avant qu'on arrive,
« Fuyons! si tu m'aimes, fuyons! »

— Voyez-vous cette rose, au pied d'un jeune saule,
A ses rameaux pendans marier sa corolle,
Et, riante, se peindre en de calmes ruisseaux?....
Mais d'un morne cyprès l'immobile feuillage,
Sur le saule et la rose allongeant son ombrage,
Au loin noircit les mêmes eaux.

IV.

LE POIGNARD.

« Reprends, reprends ta fleur; te la voilà rendue!...
« Toi, rends-moi, si tu peux, ta foi que j'ai perdue :
« Mais ce poignard luisant, dis, le reconnais-tu?...
« Peut-être, douce enfant dont le cœur pur m'adore,
« Sur ce fer es-tu prête à me jurer encore
« Tendresse, amour, fidélité, vertu?

« Peut-être ai-je rêvé quand, désertant ma couche,
« Emportant tes baisers refusés à ma bouche,
« Furtive, tu sortais, faisant taire tes pas?
« J'ai rêvé lorsqu'enfin découvrant votre asile,
« Autour de toi j'ai vu s'enlacer ton reptile,
« Et toi-même ardemment le serrer dans tes bras?...

« Ah! si vous n'aviez fui, sois sûre que mon rêve,
« Ce rêve sombre, affreux, qui maintenant s'achève,
« Aurait pesé sur vous dans sa réalité;
« Et même, en ce moment, si cette lame avide
« De ton sang criminel ne fume pas humide,
« Si mon bras furieux te menace arrêté,

« C'est que ma haine exige, afin d'être assouvie,
« Que ce soit toi, mais toi, qui me livres la vie

« De ton lâche complice à mes mains échappé :
« Quel plaisir de pouvoir par toi le reconnaître,
« Pour que, sous ma fureur quand tombera le traître,
« Il te doive le coup dont je l'aurai frappé! . . .

« — Hé bien! réponds-moi donc! . . . il me faut ma victime,
« Il me la faut, te dis-je, ou bien pour toi l'abîme! . . .
« L'abîme! tu l'entends! . . . Parle, quel est son nom?
« Quels signes sur ses traits dénonceront l'infame? . . .
« Parle, ou bien dans l'Enfer dont le feu te réclame
« Descends avant que Dieu t'ait donné son pardon! »

— Ainsi, dans l'escalier, tout haletant de rage,
Harold à la coupable arrêtée au passage,
Sous la lampe de fer qu'une chaîne suspend,
Parlait : — Ses yeux, ardens sous leur paupière sombre,

Semblent des yeux de lynx qui dévorent dans l'ombre
Une proie entrevue et que la griffe attend.

A son front qui dégoutte et réfléchit la lampe,
Un sang bleu se refoule et fait battre sa tempe;
On voit frémir sa lèvre, et sa main tient en l'air
Le poignard du serment qui luit à la parjure,
Comme, avant d'envoyer ses coups et son murmure,
La foudre dans les cieux menace avec l'éclair.

— Cette belle coupable, il faudrait l'avoir vue,
D'excuse, de secours, de force dépourvue,
Ne pouvant s'animer sous le poids du remord
De ce courage fier que donne l'innocence,
Et, d'amour ivre encore, arrivant en présence
Du terrible moment où se montre la mort!

Hier, ses yeux brillans et levant la paupière
Semblaient, pour l'embellir, réfléchir la lumière;
Maintenant, comprimés dans un cercle jauni,
Ils ne soutiennent plus leur paupière livide;
Ils sont fixes, glacés, et leur prunelle aride,
Sans larmes ni regards, semble un verre terni.

Sa voix en son gosier n'est plus qu'un faible râle,
Et, dans ces sons brisés que sa poitrine exhale,
Son cœur semble vouloir s'arracher de son corps.
Tombée aux pieds d'Harold, froide, presque insensible,
A presser les genoux de son juge inflexible
Ses beaux et tendres bras perdent tous leurs efforts.

« Ton pardon?... Non, jamais!... non, il faut que tu meures;
« Mais livre-moi ce nom pour avoir quelques heures...

« Hâte donc, hâte-toi, je ne puis différer....
« Je ne la dompte plus l'horreur que tu m'inspires,
« Je me sens étouffer dans l'air que tu respires,
« Je sens mes doigts raidis prêts à te déchirer!... »

—La malheureuse, hélas! comme un marbre immobile,
A cessé de sentir, et la force inhabile
Ne saurait l'émouvoir. Mais Harold emporté : —
« Oh! constance d'enfer, bien digne d'une femme,
« Pour sauver un amant vouloir damner son ame!...
« Va donc, va-t-en jouir de ton éternité! »

Il dit, et dans ses doigts tordant sa chevelure,
Il brise ce beau corps d'une triple blessure,
Sur son rude genou le pliant renversé :
Telle sur un sillon meurt la fleur inclinée.

Et tout était fini quand de l'infortunée
Sa main souillant le front, le repoussa glacé.

— Déjà, dans le château, sous les courbes ogives,
Roule un fracas de voix et de portes massives;
Et des pas vont bruyans dans les longs corridors.
C'est le réveil : chacun, saluant la journée,
Va reprendre gaîment sa charge ramenée... —
Morte, hélas! à leurs yeux paraît leur Dame alors!...

Sa tête, l'œil éteint, pesait sur une dalle,
Et ses cheveux mêlés, jetés sur son front pâle,
Se collaient à son sein que le fer a meurtri.
Son corps foulait son bras; puis encore, auprès d'elle,
Dans le sang tiède et noir dont le pavé ruisselle,
Une rose baignait son calice flétri.

A la hâte on remit le cadavre à la terre,
Et le manoir d'Harold fut laissé solitaire.
Disparu de ces murs qu'a marqués son forfait,
Qu'alla-t-il devenir?... Sur son sort mille histoires
Habitent du canton les crédules mémoires;
Mais voici le plus sûr des récits que l'on fait :

Un pélerin, un soir, après bien des années,
Franchit du noir château les portes condamnées
Et se laissa tomber sur le marbre souillé.
Là, sa bouche pria, collée à la poussière,
Et n'avait pas encore achevé sa prière
Quand l'aube le trouva mourant agenouillé.

Mais le jour où d'Harold fut consommé le crime
N'avait pas vu frapper une seule victime;

Un tendre adolescent reçut aussi la mort;
Et l'on dit que, couverts de la même pelouse,
Et le coupable enfant et l'infidèle épouse
Comme ils l'avaient voulu virent joindre leur sort.

Avril — Mai 1829.

LE RÉPROUVÉ.

—

Quivi sospiri, pianti, e alti guai,
. . . . . .
Diverse lingue, orribili favelle,
Parole di dolore, accenti d'ira.

DANTE.

—

XXII.

Le Réprouvé.

I.

« Soyez maudits!... » — Eh bien! j'accepte l'anathème,
Tyran, puisque je peux te maudire toi-même,
J'aurais eu, sur la terre, à craindre ton courroux :
Là, ta foudre aurait pu, me brûlant de ses coups,

Satisfaire à ton nom que la peur glorifie;
Mais ici, grace à toi, ma haine te défie;
Rien n'y saurait plier mon front au repentir —
Puisque ta cruauté craint de m'anéantir,
Puisque, s'il m'atteignait, ton foudre tutélaire,
Me délivrant soudain de ta propre colère,
Détruirait le plaisir, à ta gloire si cher,
De tourmenter sans fin un atome de chair :
Et si, pour me frapper, vers moi ta main tendue
Sur mon front insolent hésite suspendue,
A travers tous les saints unis pour te cacher,
Mes affronts éternels monteront te chercher!

Brûle-moi, brûle-moi, brûle plus pénétrante,
Flamme dont je ressens l'âcreté dévorante;
Brûle, pour que ma rage, à force de hauteur,
Atteigne à tout l'orgueil de mon persécuteur!

II.

Mais, dis, qui donc es-tu? qui t'a donné naissance,
Impénétrable Dieu?... D'où surgit ta puissance?
Pourquoi m'as-tu créé?
Pourquoi le don cruel d'une fatale vie
Que la peine abreuvait, que la peine a suivie?...
Ce don — l'ai-je agréé?

Pourquoi ne suis-je point de ces ames élues
Que pour former ta cour ton caprice a voulues?
Pourquoi l'Éternité,
Sans grace, sans espoir, m'ouvre-t-elle l'abîme?...
Et cet Enfer? — Au moins, dénonce-moi le crime
Qui me l'a mérité?...

Sans le vouloir, hélas! jeté dans l'existence,
D'abord faible, hébété, vivant par l'assistance
De ceux nés avant moi,
Puis après, grandissant en un cahos de doute,
A moi-même inconnu, poussant, poussant ma route,
Et ne sachant pourquoi;

Derrière moi voyant fuir les heures pressées,
Sans que tous mes efforts de ces heures passées

Pussent rien retenir;
Du rapide présent n'étant maître qu'à peine,
Et toujours abusé de l'espérance vaine
D'un meilleur avenir;

Je laissai dans mon ame entrer l'insouciance,
Et je m'abandonnai, calme et sans défiance,
A des penchans si doux
Que je ne pus jamais y voir pour toi l'injure,
Ni croire à tous les maux que maintenant j'endure
En proie à ton courroux.

Et pourquoi te complaire à m'offrir ces délices,
Fleurs trompeuses cachant l'horreur des précipices
Où me poussaient tes mains,
Sous ton souffle déjà quand brûlait préparée

La flamme où dut tomber ma pauvre ame égarée
Par tes dons inhumains?

Si l'amour est un crime, et s'il faut que tu voies
D'un œil persécuteur des plaisirs et des joies
Qui t'importent bien peu,
Devais-je recevoir un sang mêlé de flamme,
Une chair embrasée où s'agitait mon ame
En des liens de feu?

Devais-je, poursuivi d'images séduisantes,
Avoir, devant mes yeux, toujours, toujours présentes,
Les femmes aux beaux seins,
Aux pénétrans regards, aux paroles suaves,
Et dont tous les mortels deviennent les esclaves,
Tous! — excepté les saints?

Et surtout fallait-il que, née à mon passage,
Une vierge vers moi levât son doux visage
Et ses yeux pleins d'amour,
Si je devais me perdre avec l'infortunée
Qui, sur mes pas, bientôt dans le gouffre entraînée
Va tomber à son tour?

Oh! brûle, brûle-moi, brûle plus pénétrante,
Flamme dont je ressens l'âcreté dévorante;
Brûle, pour que ma rage, à force de hauteur,
Atteigne à tout l'orgueil de mon persécuteur!

III.

Ta main, l'embellissant avec un soin perfide,
Avait de tant de charme entouré cette fleur!
Tant de graces l'ornaient sur sa tige timide!

Avec tant de pudeur sa corolle candide
Révélait sa fraîche couleur!

En un vallon paisible éclose et retirée,
Ignorant des jardins la factice splendeur,
Du berger seulement elle était admirée,
Et vers sa feuille encor nulle main attirée
N'en avait profané l'odeur.

Si belle! — elle aurait dû vivre et passer heureuse,
Rendre un calice vierge à son tertre natal;
Mais d'une fleur voisine elle vint désireuse,
Et but imprudemment la poussière amoureuse
Que lui portait un air fatal!...

Oui, fatal!... — Cependant, malgré toute ta haine,

Qui de tout ton pouvoir s'efforce à me punir,
De nos amours encor mon ame est toute pleine :
Il ne t'est pas donné que ta puissance enchaîne
Cette force de souvenir!...

Oh! comme avec ivresse encor je me rappelle
Ce souris entre nous le premier échangé;
Et de nos cœurs saisis la flamme mutuelle,
Et le furtif rayon de sa noire prunelle
Dans mes propres regards plongé!

Toujours en la voyant mes yeux pleuraient de joie;
Près d'elle tout mon corps se sentait frissonner;
Lorsque je l'attendais, à mes désirs en proie,
Au seul frémissement de sa robe de soie
Je savais bien la deviner.

Un soir du mois des fleurs nos pas se rencontrèrent
En un bois où, tous deux, nous rêvions languissans :
Un moment incertains nos yeux se regardèrent;
Mais ce moment fut court.... nos lèvres se goûtèrent! —
Nous nous quittâmes rougissans! . . . .

Sans doute que sur nous, du haut de ton repaire,
Alors s'ouvraient ces yeux qui ne pardonnent pas;
Comme à nous voir faillir tu devais te complaire!
Tu disais : laissons-les vite se satisfaire :
Ils auront leur compte au trépas!

Et bien! le compte fait, moi je te rends justice :
Ta vengeance est peut-être une équitable loi;
Car le rapide instant d'un si brûlant délice
N'est point trop acheté, même au prix d'un supplice

Éternel et dur comme toi!

Oui, brûle, brûle encor, brûle plus pénétrante,
Flamme dont je ressens l'âcreté dévorante,
Brûle, pour que ma rage, à force de hauteur,
Atteigne à tout l'orgueil de mon persécuteur!

IV.

Au moins ne pense pas que ma misère envie
A tes élus la joie où ton Ciel les convie :
Ils sont esclaves, eux ! et je suis libre, moi ! . . .
Que me fait le bonheur que ta main leur présente,

Si leur front, couronné d'une gloire pesante,
Doit fléchir devant toi?

S'il leur faut, soumettant leurs ames imbéciles,
A tes divins désirs attentives, dociles,
Toute l'éternité te servir et t'aimer?...
Tes faveurs à leur bouche imposent la louange;
Moi, je puis te louer comme ferait un ange,
Ou bien te blasphémer!

Et puis est-il possible à ces ames contraintes
De bien goûter la joie en d'éternelles craintes;
De t'aimer forcément d'un véritable amour?...
C'est ainsi, sur la terre aux despotes vendue,
Que j'ai vu des flatteurs l'amitié prétendue
Faire sa lâche cour!

Crois-tu que, sans regret, aux plaisirs arrachées,
Elles se soient pour toi du monde détachées?....
Pour toi seul?.... pour te voir dans ton éternité?
Crois-tu que, prosternés et pâles sur la pierre,
Des hommes, détournant leur dévote paupière
Des yeux de la beauté,

Aient repoussé toujours l'appel d'une voix tendre,
Évité follement, dans l'effroi de s'y prendre,
Les baisers maternels, le souris d'une sœur,
Étouffé de l'orgueil les semences hautaines,
Et traîné le détail des faiblesses humaines
Aux pieds d'un confesseur;

Produit aux gais mondains leur croyance en risée,
Consumé longuement leur chair martyrisée,

Et voulu dans la vie eux-mêmes se punir,
Pour l'étrange bonheur d'augmenter l'assemblée
Qui près de toi, là-haut, chantant toute troublée,
Tâche de te bénir?...

Non, non. C'est qu'à ramper ces victimes forcées
N'avaient reçu de toi que de lâches pensées,
Que des dons affligeans comme un affront subis;
Un sang inerte et froid, semblable à l'eau dormante,
Un visage effrayant les regards d'une amante,
Comme un loup les brebis;

C'est que ces malheureux, rejetés par le monde,
Dégoûtés de leur corps comme d'un poids immonde,
Et, fatigués d'un sol infertile pour eux,
S'accrochant, de dépit, aux bords de l'autre vie,

Ont saisi, dans l'effort de leur pénible envie,
Le Ciel, faute de mieux !

Brûle donc, brûle-moi, brûle plus pénétrante,
Flamme dont je ressens l'âcreté dévorante;
Brûle, pour que ma rage, à force de hauteur,
Atteigne à tout l'orgueil de mon persécuteur.

V.

Cependant je t'aimais avant de reconnaître
Que tu ne m'as créé que pour un long malheur!
Joyeux, je te bénis de m'avoir donné l'être,
Lorsque de mes seize ans je vis briller la fleur.

Prêtant à ton essence une forme réelle,
Mon cœur la conservait gardée avec amour,

Comme sous la paupière est close la prunelle,
Comme sous l'enveloppe est le bouton d'un jour.

De toi, de la nature, éprise, enthousiaste,
De ses liens mon ame eût voulu s'affranchir,
Et, nouvel océan, miroir flottant et vaste,
Vous embrasser tous deux, tous deux vous réfléchir.

Je ne me sentais plus lorsqu'en toute sa grace
Le printemps se levait dans les champs ranimés;
Lorsqu'un voile de fleurs blanchissait leur surface,
Et que l'air était plein d'atomes embaumés.

Combien de fois, plongés à travers les étoiles,
Mes regards qu'un beau ciel à toi faisaient rêver,

N'ont-ils pas de la nuit voulu percer les voiles
Et dans l'azur immense espéré de trouver!

Combien de fois j'ai cru dans les éclairs splendides
Voir jaillir ton regard sublime, éblouissant;
Et dans le grand tonnerre aux roulemens rapides
Entendre de ta voix le mode tout-puissant!

Rafraîchi dans le fleuve aux rives gazonnées,
Caressé par la brise à l'invisible cours;
Enivré des odeurs par le matin données,
Ou des parfums du soir, dans le temps des beaux jours;

Abreuvé du nectar de la grappe dorée,
Qui soulage si bien les terrestres ennuis,

Ou des baisers moelleux d'une femme adorée,
Frémissant sur ma bouche en de suaves nuits,

J'espérai que ces dons de ta munificence
Afin que j'en jouisse étaient mis devant moi;
Et long-temps la chaleur de ma reconnaissance,
Ineffable parfum, s'exhala jusqu'à toi.

Je fuyais, il est vrai, toute cérémonie,
Tous ces cultes que gêne un étroit monument;
Et mes chants de la vague imitaient l'harmonie,
Dans un temple sans borne élancés librement.

Et pourquoi s'enchaîner à de froides pratiques?
Condamner la prière à l'enceinte d'un mur?

Mon front n'essuyait point le sol des basiliques,
Et mon cœur vers mon Dieu ne montait que plus pur!

Va, tes élus jamais, comme moi, n'épuisèrent
Tout ce que ta belle œuvre épanche d'enivrant:
Indifférens, devant tes offres ils passèrent,
Peut-être prévenus qu'on meurt en s'y livrant.

Brûle-moi, brûle-moi, brûle plus pénétrante,
Flamme dont je ressens l'âcreté dévorante;
Brûle, pour que ma rage, à force de hauteur,
Atteigne à tout l'orgueil de mon persécuteur.

VI.

Mais qu'entends-je?.. Des pleurs, partout des pleurs, des plaintes,
Des cris de repentance ou d'imbéciles craintes! . . . .
Quoi, sous les feux, courbant vos fronts désespérés,
Pêcheurs, c'est quand l'Enfer vous tient que vous pleurez!
Ne vous souvient-il plus, êtres pusillanimes,
Du temps où, sur la terre, aisément magnanimes,

Vos bouches insultaient, dans l'ardeur du plaisir,
L'astucieux tyran qui, sévère à loisir,
En attendant son jour vous surveillait tranquille?
Certes, l'outrage alors était bas et facile;
Mais c'est l'heure à présent de lancer vos mépris :
Étalez sur vos fronts un dédaigneux souris,
Fermez aux vils remords vos ames assouvies,
Et ne m'accusez plus vos plaisirs et vos vies.
Mes dédains! mes dédains! compagnons de mon sort;
Soyons plus grands que lui, qui se dit le Dieu fort;
Ici, comme autrefois, renions-le pour maître,
Et que tout son Enfer ne nous puisse soumettre! —
Et toi, dont le pouvoir fait toute la vertu,
Réponds, dans ton orgueil, peut-être attendais-tu
Que du poids des douleurs mon ame impatiente
T'adresserait le cri de sa voix suppliante,
Que j'aurais des remords, des pleurs, du repentir,
Et qu'à te caresser je pourrais consentir?...
Et bien! quand, dans les feux se confondant perdues,

Tomberaient de mes os toutes mes chairs fondues,
Quand de mon corps brûlé les membres amoindris
Ne présenteraient plus que de bouillans débris
Semblables et mêlés à cette lave ardente
Qui, rouge, autour de moi s'enfle et fume grondante,
Dominant sur ces flots, mon esprit indompté
Ne voudrait point encore avouer ton empire!...
Va, je suis satisfait de ton éternité :
Tu l'as pour me punir? — je l'ai pour te maudire!!

1829.

LA CROIX DE CHÊNE.

—

O Christ !..... ton éclipse est bien sombre.

LAMARTINE.

—

XXIII.

Que la fraîche rosée avive en vain de pleurs;
Je ne suis pas le lac réfléchissant la rive
Sans que l'intelligence à ses eaux en arrive;
Et je n'ai point le sort de ces rameaux des bois,
Qui rendent sous le vent de merveilleuses voix,
Sans que le moindre instinct avertisse leur feuille
Des choses qu'en ces bruits le Poète recueille!...
Oh! du céleste jour quand le rayon vainqueur
A travers la matière illumine mon cœur,
Oh! lorsque le génie à flots larges féconde
Les rives de mon sein où son eau surabonde,
Quand la nature immense, aux abîmes d'azur,
Aux scintillantes nuits, au jour splendide et pur,
Se réfléchit en moi magnifique ou naïve
Comme une vierge aimée au sein qu'elle captive,
Ou bien des passions au flux tumultueux
Quand mon ame subit le choc impétueux,
Et résonne soudain d'une étrange harmonie
Qui déborde en ivresse ou traîne en agonie,

Alors je le comprends l'esprit inspirateur,
Mes regards de son vol dépassent la hauteur,
Et, sondant les replis de l'Univers sublime,
Je dénonce le Dieu qui le forge et l'anime.

Oui, je te reconnais, vaste Divinité,
Qui combles de soleils le vide illimité;
Oui je te reconnais, Divinité touchante,
Organisant des fleurs la corolle penchante;
C'est vous seuls que je nie, emblêmes imposteurs,
Altérant de ce Dieu les traits consolateurs!

II.

LE ROCHER.

C'était une ardente journée :
La nue au haut des airs courait désordonnée,

Les vents rasaient le sol à brusques tourbillons,
Et l'oiseau s'abattait muet dans les sillons.

Voyageur, voyez-vous surgir ce rocher sombre
Qui prolonge sur l'eau son image et son ombre,
Et, découvrant à l'œil un énorme contour,
Dresse ses flancs à pic comme une antique tour?
Voyez-vous à ses pieds cette masse d'écume?
Démêlez-vous son front tout perdu dans la brume?...
Eh bien! doux voyageur, si vous pouvez dompter
L'angoisse de l'horreur assez pour m'écouter,
Si mon triste récit vous retrace vivante
La scène qui naguère a cerné d'épouvante
Ce lugubre rocher.... croyez qu'à l'avenir,
Par les mêmes chemins s'il fallait revenir,
Vous tenterez bien loin les plus âpres passages,
Avant que de risquer à revoir ces images!

C'était un jour ardent, vous ai-je dit.
Par la nue aux objets le soleil interdit
Ne leur laissait tomber qu'une teinte incertaine;
Sourdement s'annonçait la foudre encor lointaine;
Et, d'un vaste ouragan sombres avant-coureurs,
Des bruits, du fond des bois, venaient aux laboureurs.

A voir le ciel sinistre et pesant sur sa tête,
Chacun cherchait asile et fuyait la tempête.
Nul troupeau qui des prés au bercail n'accourût.
Quand, vers ces pins, là-bas, une femme parut,
Jeune, ses deux enfans seulement avec elle.
Pauvres enfans! .... En vain grossit et s'amoncelle
A flots précipités la nuée au zénith;
Derrière les éclairs en vain le jour brunit;
Du plus jeune en ses bras contraignant les alarmes,
Et, l'autre, l'entraînant sans écouter ses larmes,

Cette femme poursuit avec tranquillité
Sa marche sous l'orage et le vent irrité.
Par un de ces beaux soirs où les bois font silence,
Où, promenant aux champs sa rêveuse indolence,
Parmi de doux parfums et de molles couleurs,
On s'avance à pas lents sur des feuilles de fleurs,
Peut-être n'a-t-on pas cette paisible allure
Qu'elle avait sous les vents froissant sa chevelure.

De ce groupe de pins jusqu'au pied du rocher,
D'où je vois que votre œil ne peut se détacher,
Long est l'espace encore.... et le terrein s'élève.
Mais malgré la montée et l'espace elle achève,
Toujours au même pas, jusqu'au bout, le trajet.
Plusieurs la virent.... nul ne comprit son projet.

Or, là-haut, dominait, encor debout naguère,
Ce signe qui n'est plus imposant qu'au vulgaire....
Une croix — que formaient, l'un sur l'autre attachés,
De chêne deux tronçons noueux et desséchés.
Le pied profondément fixé dans une fente
Des coups de vent fougueux la tenait triomphante.

A quelques pas, au bord d'un raboteux sentier
S'ouvre un creux naturel dit *le saint bénitier*,
Où ne tarit jamais l'eau pure de la nue,
Comme des mains de Dieu lui-même entretenue;
Quelques herbes autour frémissent sous le vent;
L'épervier solitaire y vient boire souvent;
Et c'est là que puisait un limpide breuvage
L'ermite qui jadis, sur ce rocher sauvage,
Dédaignant et la terre et le plaisir vaincu,
Jeûnant, veillant, priant, soixante ans a vécu.

L'on distingue d'ici la cellule de pierres
Où le saint enferma sa vie et ses prières.

Ce n'est pas tout. Ce lieu, bizarre en son aspect,
De la foule ignorante eut long-temps le respect;
Long-temps la Croix de chêne a, parmi les offrandes,
Aux crédules fourni de pieuses légendes.
Et c'est ainsi qu'aux jours où l'ermite vivait,
Un soir, comme à prier, là-haut, il se trouvait,
Une voix, comparable aux doux sons de l'abeille,
Vint bruire des mots divins à son oreille,
Lui disant que le Christ veille sur ses élus,
Et quand vint l'an nouveau l'homme saint n'était plus.
Ainsi, comme en témoigne une vieille ballade,
La Comtesse du lieu, depuis sept ans malade
Sans que des médecins la guérît le secours,
En un songe avertie, à la Croix eut recours;

Et lorsque, neuf matins, à l'heure où l'aube épanche
A la cime des monts sa lueur fraîche et blanche,
Sur le rocher la Dame eut humblement prié;
Lorsque, non moins de fois, elle eut purifié,
Dans le bénitier saint, sa lèvre pâlissante,
Elle se releva guérie et florissante.
Tout ce qu'on dit, enfin, si j'allais le conter,
Nous verrions la nuit sombre au firmament monter,
Nous verrions de retour la jeune matinée,
Et vous ne verriez pas ma fable terminée.

Reprenons mon récit. Lorsque l'on veut gravir
A ce roc, un passage unique doit servir,
Par la pierre fermé comme de deux murailles,
Peu large, tortueux, hérissé de broussailles.
Mais l'étrange sentier ne la rebute pas,
L'insensée!... Elle y grimpe, y compromet ses pas,

Sans que ses fils pleurans l'émeuvent davantage.
Enfin elle surgit au désert ermitage.

Cependant des hauteurs les nuages croulans
Refoulent sous leur poids les flots plus turbulens.
L'écume s'amoncelle; avec un bruit sauvage
L'onde sous son déluge engloutit le rivage;
La base du rocher sourdement retentit;
Des tonnerres, plus près, la clarté resplendit;
Sous la force des vents gémit la Croix de chêne,
Et, tout entier, l'ouragan se déchaîne.

N'est-ce pas, voyageur, que votre cœur ému
Palpite de savoir quel besoin avait mu

Une femme, une mère, à venir, dans l'orage
Mettre en péril ses fils, avec ce froid courage,
Et, sans effroi, gravir, sous la foudre et les vents,
A ce morne rocher délaissé des vivans,
Même dans les beaux jours? — Eh bien! l'instant arrive,
Et sombre est ce qu'il faut encor que je décrive.

L'effrayante tempête et son mugissement
Ne peuvent étouffer l'aigu gémissement
Des deux pauvres petits, dont la tête se cache
Sous les bras maternels, sans que leur plainte arrache,
A ce sein que subjugue un délirant projet,
Ni soupir, ni parole. Un seul, un seul objet
Le fait battre.... La pluie en vain perce la voûte
De la vieille cellule, et glace goutte à goutte
Leurs membres pénétrés.... Elle élève joyeux,
Vers la Croix et le Ciel le regard de ses yeux;

Et, sur le seuil tombée, à genoux, haletante,
Elle exhale ces mots d'une voix palpitante :

Oui, c'est le Dieu vivant, c'est le Dieu qui foudroie !
Sa tonnante nuée aujourd'hui se déploie,
Telle qu'au Sinaï sur les fronts d'Israël....
Ne va pas resplendir devant moi face à face,
Si tu ne veux soudain que ton souffle m'efface,
Dieu vivant, Dieu du Ciel !

Écoute, écoute-moi !... Ma prière demande
Que ta puissante main s'abaisse vers l'offrande
Dont je fais humble hommage à ton saint Crucifix.
Ne me refuse pas une oreille attentive...
Exauce! — car je suis une mère plaintive
Qui t'apporte mes fils !

Souviens-toi d'Abraham dressant sur la colline
L'autel où d'Isaac le jeune front s'incline,
Soumis, prêt à saigner sous le bras paternel ;

Souviens-toi de Jephté, vainqueur dans la mêlée,
Après, accomplissant, sur sa fille immolée,
Un serment solennel;

Rappelle-toi, Seigneur, l'holocauste suprême,
Où ton fils bien-aimé fut victime lui-même,
Et sur la Croix sanglante expia nos péchés! —
N'est-ce pas que mes mains ne sont pas parricides,
Et que tu recevras ces deux anges candides,
A l'Enfer arrachés?...

Hélas! aux jours anciens, on croyait sur la terre;
La foi ne tombait pas dans la nuit qui l'altère,
Et, de ceux appelés, beaucoup furent élus!
Mais comment se sauver désormais en un monde,
Où, sur les blés détruits, germe l'ivraie immonde,
Où la Foi ne vit plus,

Où les Rois, ton image, ont le front sous la hache,
Où tes Lévites saints, qu'à l'autel on arrache,
Vingt fois, comme un bétail, sous le couteau sont morts,

Où les crocs ont traîné ton signe dans la boue,
Où de ta Majesté le plus petit se joue,
Et raille son remords?

Et puis, en ce séjour, dès le berceau l'on pleure,
Et les pleurs dans nos yeux ne s'arrêtent qu'à l'heure,
Où, coupable et chétif, on paraît devant toi! —
Oh! oui, que le bonheur dès ce soir les abreuve;
De ton Éternité qu'ils plongent au doux fleuve,
Et le doivent à moi!

Et longuement mon cœur tressaillera de joie,
Quand mes fils à Satan ne seront plus en proie.
L'innocence, mon Dieu, c'est une frêle fleur!.. —
Qu'il vaut mieux la cueillir, avant que, profanée,
Elle étale au passant une feuille fanée,
Une terne couleur!

Ici, dans la cellule antique, une bouffée
Tournoyante s'engouffre, et, contrainte, étouffée

Sous l'étroite clôture, elle y mugit, et sort
Revenant sur soi-même, avec un tel effort
Que presque elle renverse et les fils et la mère.
Ceux-là, pâles, tremblans, dans une angoisse amère,
Si bien pressent son cou de leurs bras convulsés,
Impriment sur ses mains tant de baisers glacés,
Qu'ils l'arrachent enfin à son affreux délire,
Et que ses traits hagards, un moment, laissent lire
Le zèle maternel en elle revenu.
Serrant leur faible corps dans ses bras soutenu,
Tendrement regardant ces fronts de pluie humides
Et ces yeux ruisselans, ces visages livides
Qu'illumine l'éclair, et ces seins suffoqués,
Après de longs baisers à leur lèvre appliqués :
« Hélas ! il est pour moi trop fort le sacrifice! »
Dit-elle, « et, pour qu'ici leur salut s'accomplisse,
« Pour que, selon mes vœux, du bonheur des élus
« Ils jouissent ce soir, et ne révèlent plus
« Au souffle de Satan leur native innocence,

« Daigne m'aider, mon Dieu! de ta sainte puissance!...
« Puisque ta volonté prodigue tant d'éclairs,
« Tant de foudres perdus à sillonner les airs,
« Oh! que ta main m'accorde et sur eux précipite
« Un seul coup!... Que tous deux, d'une atteinte subite,
« Expirent pour renaître et s'envolent vers toi!..
« Frappe!... du même trait, s'il le faut, brise-moi;
« Frappe!... mais qu'enlevés de ce monde sordide,
« Séraphins éclatans parmi ta Cour splendide,
« Et foulant de l'Enfer l'horrible éternité,
« Ils puisent à loisir dans la félicité!...
« Frappe donc... je le veux! — Elle a droit qu'on l'écoute,
« Celle à qui leur naissance et leur jeune âge coûte
« Tant de peines déjà, de veilles, de douleurs.
« Me comptes-tu pour rien mes yeux ternis de pleurs?
« Ne les comptes-tu pas mes neuf mois de souffrance,
« Et mes flancs déchirés au jour de délivrance?
« Ne doit-il rien, le Ciel, à ces nuits où le lait
« De mon sein sans relâche à doux flots leur coulait?

« Et, six ans, faudra-t-il qu'à leur chevet collée,
« Comme on défend des fleurs de la froide gelée,
« J'aie attaché sur eux tant de fervent amour,
« Pour que ton jugement me les condamne un jour?...
« Ah! bien mieux j'aimerais tomber, moi, dans l'abîme!—
« Frappe donc, frappe-les, si tu ne veux qu'un crime....

Au même instant jaillit un effroyable éclair;
Et comme si le bruit eût fait s'écrouler l'air,
Comme si la montagne allait descendre en poudre,
Près la cellule tombe et rebondit la foudre.
Frappé, le roc éclate... et lorsque tout s'éteint,
Nul, sous le toit bénit, ne se rencontre atteint.

« Tu ne m'entends donc pas?... tu ne veux point toi-même,
« Impitoyable Dieu, délivrer ce que j'aime

« Mieux que ma propre vie et mon ame?... Ma voix
« Contre tes Cieux fermés se brise en vain, je vois?...
« Mais si ta foudre ici se refuse à descendre,
« Malgré toi je saurai te forcer à les prendre,
« Ces doux fruits de mon flanc, par ta main dédaignés,
« Comme si Chérubins de tes splendeurs baignés,
« Séraphins radieux, Anges, Vertus ou Trônes,
« Offraient plus pure tête à tes pures couronnes!
« Oui, je les enverrai... — Lorsque tu les auras,
« Peu m'importe, cruel, si tu me damneras!... »

Telles se déroulaient ses paroles funèbres,
Et toujours flamboyait l'éclair dans les ténèbres.

Oh! quand l'ermite saint, des voluptés vainqueur,
Se retirait là-haut dans la paix de son cœur;

Lorsque de la nature épiant les images,
Paisible, il contemplait ces vaporeux nuages,
Que pousse, éblouissans, un zéphire léger,
Mais dont, aux cieux, hélas! le flocon passager
Bientôt s'évanouit comme ici-bas la vie;
Quand la nuit lui venait de frais parfums suivie,
Et que le soleil, rouge, à l'horizon brillant
Descendait, surmonté par le flot scintillant,
Comme un splendide roi qu'un peuple découronne;
Puis, à l'heure où la lune argentine rayonne,
Quand, les traits éclairés par elle, agenouillé
Sur le rocher que l'air humide avait mouillé,
Il observait, frappant sa poitrine amaigrie,
Le précepte qui dit à l'homme : « Veille et prie! »
Le doux vieillard, jamais, eût-il pu les prévoir,
Les atroces tableaux que ce lieu devait voir? —
Non paroles d'humains ne sauraient le redire
Le spectacle qu'offrait cette femme en délire,
Le sein bouleversé, les cheveux répandus

Sur son visage pâle, et les bras étendus;
Puis, à ses pieds, gisans, engourdis sur la pierre,
D'épouvante n'ayant plus levé la paupière,
Ses enfans! — A les voir, les pauvres! on eût dit
Que s'acharnait sur eux un fantôme maudit.

Soudain : « Eh bien! sur moi que tout leur sang retombe! »
Et, comme le vautour s'abat sur la colombe,
A la gorge elle prend le plus jeune.... l'étreint....
Dans les bruits de la foudre un râle aigu s'éteint....
Mais l'éclair illumine une face livide,
Et des doigts s'imprimant comme une dent avide.

Oh! l'autre, s'il n'est pas de tous ses sens privé,
S'il lui reste une larme, un mot, — il est sauvé!

Cet effort surhumain d'emportement extrême,
Dans son premier accès s'est épuisé lui-même,
Et si vient une plainte...

— Hélas! n'espérez pas:
Le forfait sera double et double le trépas.

Oui sur l'autre déjà grince la forcenée;
Relevant cette tête à terre prosternée,
De tout ce qu'elle trouve en ses nerfs de vigueur,
Elle tâche à serrer — car elle sent son cœur
Lui faillir... Mais l'aîné, dont six ans forment l'âge,
Dont la force de mâle a germé davantage,
Se débat sous l'étreinte, et, les souillant de sang,
De sa mère meurtrit le visage et le flanc.
Celle-ci chancelante, aveugle, sans haleine,
Sans idée, à ces coups ne se soutient qu'à peine;

Et, soit qu'un tendre instinct agisse en elle alors,
Soit qu'à ses bras lassés ne restent plus d'efforts,
De ses mains elle laisse échapper la victime...

Le Ciel n'a pas voulu peut-être un second crime.

Le Ciel?... — De la cellule il est dur le pavé;
Et les dalles diront si l'enfant est sauvé.

III.

LA CHAMBRE.

Oh! ne me niez pas qu'en une nuit profonde,
Hors du nôtre, il existe et se dérobe un monde,
Tout esprit, tout amour, et dont les hôtes doux
Aiment à correspondre, en notre ame, avec nous.

De ces êtres subtils l'essence nuageuse,
Écartant de nos corps la barrière fangeuse,
Pénètre à ce qu'en nous il y a de plus pur,
Et lui parle à demi de l'avenir obscur.
Parfois c'est à nos sens que ces ames s'adressent,
Sous de visibles traits elles nous apparaissent,
Mais, de quelque manière à nous qu'il soit venu,
Toujours le messager de ce monde inconnu
Tâche à nous assister et, d'avance, à nous dire
Ce que nos ternes yeux jamais n'auraient pu lire.

Ainsi, par un beau jour, du taon aux ailes d'or
Si venait se heurter à vos vitres l'essor;
Ainsi, dans la saison où couve l'hirondelle,
Si vos toits la voyaient au même nid fidèle;
Ainsi, dans le silence et les rêves des nuits,
Si d'un jour caressant se doraient vos ennuis;

Ou bien, vers le réveil, si votre ame bercée
Sentait sourdre de joie une intime pensée,
Ne vous disiez-vous point : « Quelque bonheur est là! »
Et, de près, le bonheur succédait à cela?

Et, dans un ciel serein, la funéraire image
D'une étoile effacée en un subit nuage,
La chute devant vous du brin pâle et séché
Qu'un souffle avait de l'arbre en glissant détaché,
Ou la bise nocturne exhalant une plainte,
Ou la lampe en vos mains soudainement éteinte,
N'ont-ils pas fait souvent que vous avez frémi,
Et bientôt vous pleuriez la perte d'un ami?

Enfin lorsque du sort, sans le savoir, victime,
Sous vos pieds arrivaient les lèvres de l'abîme,

Lorsque deux pas encore, — et vous alliez glisser!
N'est-ce pas que, terrible et rapide à passer,
Un éclair sillonnait le fond du précipice,
Et vous vous prépariez au prochain sacrifice?

Croyez, doux voyageur, croyez à mes discours :
Non, les pressentimens ne trompent pas toujours!

S'informant de ses fils et de sa jeune femme:
— Mes enfans où sont-ils?... où se trouve Madame?...

A demandé, surpris de ne pas les revoir,
Léopold au logis revenu vers le soir,
Par un horrible temps.

UN SERVITEUR.

Notre chère maîtresse,
Donnant à ses deux fils au front une caresse,
Leur a dit : « Nous allons jusqu'aux champs promener,
Suivez-moi... »

LÉOPOLD.

Sous l'orage?...

LE SERVITEUR.

Oh! comment soupçonner
A l'instant qu'ils partaient si terrible tempête?

LÉOPOLD.

Direz-vous aussi vite où s'abrite leur tête

A cette heure? Quel lieu?...

LE SERVITEUR.

Monsieur n'ignore pas
Que fréquemment Madame achemine ses pas
Au château d'une amie, où l'attire l'ombrage,
Et si, voyant au ciel des menaces d'orage,
Elle n'a pas soudain mis hâte à revenir,
C'est qu'on aura voulu là-haut la retenir,
Et...

LÉOPOLD.

Assez.... Des habits et du feu dans ma chambre;
Car moins froide est la pluie aux jours froids de décembre.
Dépêchez....

— Pourquoi donc ne me pas avertir

Que pour aller aux champs elle voulait sortir?
(A repris Léopold, assis devant la flamme
Que de son corps mouillé le malaise réclame.)
Elle, de ses projets ne me déguisant rien!
Elle envers moi naïve et soumise si bien!...
Dieu! que le temps m'effraie!

Ouvrant alors un livre,
Afin de se distraire il essaie à poursuivre
Un moderne roman la veille commencé;
Mais, de le parcourir presque aussitôt lassé,
Il le plie et sa main à côté le rejette:
Et, comme quelque chose en son cœur l'inquiète,
Il se lève, à grands pas foule l'appartement,
Puis s'arrête, tressaille à chaque roulement
Prolongé du tonnerre, — à chaque coup de bise
Qui dehors gémissant aux fenêtres se brise, —
A chacun des éclairs qui, fréquens à jaillir,
Glissent sous les volets et viennent l'assaillir.

Il songe et toujours songe à ses fils à sa femme,
Et cette chère image est sombre dans son ame.

Mais d'où vient tout-à-coup qu'il se sent palpiter?
Qui force au même lieu ses deux pieds à rester,
Comme si les tenait au plancher une chaîne?
Pourquoi ce souffle court qu'un poids terrible gêne,
Et ce regard qu'au mur il attache effaré,
Et de ses traits pâlis tout l'ensemble égaré?

Pourquoi?.. demandez-lui. — Ce n'est rien... A sa vue
Ne vient pas d'apparaître une forme imprévue;
Seulement au fond bleu qui tapisse le mur
Se détache une croix d'ébène sur l'azur,
Qui de Laure reçoit, chaque jour, la prière;
Mais, cent fois, Léopold a levé la paupière

Vers ce bois suspendu, sans que jamais ses yeux,
En rien, de cet aspect aient paru soucieux.

« Nul pouvoir n'est-il donc qui me puisse répondre?..
« Me dévoile quel mal est sur moi prêt à fondre?..
« Me traduise la voix de ce pressentiment
« Qui jeté dans mon ame y vibre sourdement?..
« Moi, ce n'est pas en vain que m'envahit la crainte,
« Et de tant de terreur si me glace l'étreinte,
« Si j'ai frémi si vite à voir ce crucifix,
« C'est que je dois pleurer sur ma femme ou mes fils! »

Et de ses doigts tremblans il se presse la tête,
Sanglotte, puis s'écrie : « Oh! malgré la tempête,
« Les ténèbres, les eaux inondant tout chemin,
« J'irai... je ne veux pas, certes, jusqu'à demain,

« Sommeillant à l'abri, loisiblement attendre
« Que le lever du jour condescende à m'apprendre
« Quel sort à ma famille aura fait cette nuit! »
A ces mots, il appelle après ses gens. Un bruit
Monte dans l'escalier.... bientôt la porte s'ouvre...
Mais ce n'est nul d'entre eux que Léopold découvre.

Ce qu'il voit c'est un front tout saignant, où mêlés
Ruissellent des cheveux que la pluie a collés;
C'est d'un sein découvert toute la peau meurtrie,
C'est de boue et de sang une robe flétrie.

LÉOPOLD.

Est-ce bien toi?... toi? Laure!... Et qui t'a fait ce sang,
Ce sang noir qui te souille au front, au sein, au flanc?..
Quelle main furieuse a déchiré ta robe,
Et t'a meurtrie?... Approche.... à mes yeux se dérobe

Sous le linge peut-être un coup profond!.. — Mais quoi!
Seule ici tu reviens?... N'as-tu pas avec toi
Tes fils?...

LAURE.

Apaisez-vous. Je ne suis point blessée.

LÉOPOLD.

Mais ce sang?.. Mais d'où vient que tes fils t'ont laissée?

LAURE.

Tranquilles sont vos fils... Et ce sang — ce n'est rien.
Soyez calme.

LÉOPOLD.

Où sont-ils? où sont-ils?...

LAURE.

Ils sont bien.

LÉOPOLD.

Ils sont bien, me dis-tu?... Mais quel affreux caprice
Te fait taire?...

LAURE.

Silence!... Une main protectrice,
Plus forte que la mienne et que la vôtre aussi,
Tantôt les a reçus et les conserve.... Ainsi,
Silence!

LÉOPOLD.

En vérité, mon supplice t'enivre.
Oh! si par un aveu ta voix ne me délivre
De l'angoisse où tu tiens mon esprit haletant,
Si je ne connais tout, sans réserve, à l'instant,
Garde que cette main.... Hâte, hâte, prends garde!

LAURE.

Avant de m'étouffer, pauvre insensé! regarde

Au mur, derrière toi, le divin crucifix.

LÉOPOLD.

Et qu'a-t-il de commun ce bois avec mes fils?...
A-t-il don de les rendre à mon impatience?
Le soulèvera-t-il ce poids de défiance
Qui m'oppresse?... Dis-moi, quelque toit de berger
S'est-il trouvé du moins qui pût les protéger?
N'auront-ils à souffrir?...

LAURE.

Incrédule, vous dis-je,
Silence! et contemplez à genoux le prodige....
Voyez s'épanouir ce radieux souris
Aux lèvres de Jésus.... Voyez le coloris
Qui sur son front divin vient d'éclore et l'anime!...
Eh bien! du doux Sauveur ce témoignage exprime
Combien de mon offrande aujourd'hui satisfait,
A tous deux maintenant il verse....

LÉOPOLD.

C'en est fait,
Elle est folle! éperdue!... O qui sait quel outrage,
Quel crime affreux, sur elle accompli dans l'orage,
L'a souillée!... Et mes fils? mes fils?...
— Écoute-moi,
Laure, c'est ton époux qui se penche vers toi,
Qui te parle, t'embrasse!... Impétueux peut-être
Mon accent t'a saisie et te fait méconnaître
Ton époux, ton ami, ton Léopold!... Reviens,
O reviens de ton trouble...—Et puis, tu t'en souviens,
N'est-ce pas, de mes fils?.. Où sont-ils? Quelle cause
Étrange vous sépare, et loin de nous expose
Leur enfance fragile et leur vie au danger?
Ont-ils, dis-moi, l'abri d'un asile étranger?
Ou bien — ah! je frissonne! — un attentat dans l'ombre
Et la tempête?... Dieu! que ton front s'est fait sombre!..
Deviné-je?... Réponds? dis?... — Malédiction!
Pas un mot qui m'éclaire?.. un seul mot?..

LAURE.

Attention!
Ne l'interrompez pas!... il entr'ouvre la bouche,
Il parle, le Sauveur.... — Comme sa voix me touche!
Comme avec complaisance il révèle à mes yeux
Le bonheur de mes fils consolés et joyeux!
Et comme, me donnant de divines louanges,
Il me pardonne bien le départ de ces anges
De ma main maternelle au Ciel restitués!...

LÉOPOLD.

Anathème sur nous!.... Elle les a tués!

IV.

LE JUGE.

Il n'est plus pur modèle invitant la peinture,
Il n'est tableau plus frais dans la riche nature
Que celui des vallons et des bois et des cieux,
Harmonisant l'accord de leurs tons gracieux,

Sous l'éclat argentin d'une jeune journée
Dont, après un orage, éclot la matinée.
Il est dans les vapeurs tant de suavité,
Dans le fluide azur tant de limpidité,
Il y a sur les flancs des montagnes brunies,
Sur les roches que l'eau fougueuse a dégarnies,
Il y a sur les troncs que la mousse revêt,
Sur les gazons germant en immense duvet,
Sur les terrains, les murs, et les feuilles lustrées
Que d'atomes poudreux la pluie a délivrées,
Il y a toutes parts d'aussi vives couleurs,
Qu'en un œil noir de fille où scintillent des pleurs.
Et puis, dans les détails, que de graces naïves!
C'est le jonc à demi couché le long des rives,
La plante relevant ses calices noyés
Que la course des eaux et des vents a ployés,
L'étincelle, au soleil, de la goutte argentine
Qui tremble suspendue à la rose églantine,
Ou bien l'arbre abattu, pont vivant du ruisseau,

Où gazouille, voltige et se sèche un oiseau.

Sur la toile, animant des nuances éteintes,
L'artiste approchera peut-être de ces teintes;
Mais nuls pinceaux jamais ne pourront s'aviver
Du parfum de fraîcheur que l'on sent arriver
De la terre, des troncs, des fleurs et des feuillages,
A l'heure où la tempête expire sur les plages;
Et des herbes jamais le frémissement doux,
Ni les eaux s'écoulant à travers les cailloux,
Ne laisseront poète ou peintre de génie
Dérober leur légère et suave harmonie.

Et c'étaient, voyageur, ces reflets ravissans,
Ces parfums mariés à de vagues accens,

Qu'éployait, toutes parts, la terre harmonieuse,
Le lendemain du jour où Laure furieuse,
En elle avait brisé les maternelles lois,
A ce point d'étouffer ses enfans sous ses doigts.
Mais qu'importe joyeuse, embaumée et sereine
La nature?... Qu'importe?... — Une dernière scène
Se prépare, à laquelle irait bien mieux le bruit
Et l'épaisse noirceur d'une orageuse nuit.

Hâtons-nous, voyageur, de regagner la cime
Où la tempête, hier, grondait autour du crime.
Il n'est plus solitaire aujourd'hui ce sommet.
Voyez, voyez quel drame à nos fibres promet
Cette femme pâlie, affreuse, échevelée,
Qu'environne et regarde une morne assemblée;
Ce juge déjà vieux parmi les magistrats,
Cette tourbe d'huissiers, ces stupides soldats;

Puis cet homme, plus loin, dont la tête retombe,
Comme s'il escortait un cadavre à la tombe....
Triste époux, comprimant en son sein les sanglots,
Comme le vent refoule en leur couche les flots!
Puis ce prêtre, ce prêtre, au lugubre regard,
Et dont tant de misère éveille moins l'égard,
Qu'il n'est inquiété dans son cœur par la crainte
Que n'arrive à son nom quelque funeste atteinte :
Car un soupçon étrange est attaché sur lui,
Et le forfait qu'on tâche à sonder aujourd'hui
Ne dérive, dit-on, que des flots d'épouvante
Que versait sa parole en une ame fervente. —
Mais tout autour la foule étrécit sa largeur.
Le juge va parler : écoutez, voyageur.

LE JUGE.

Madame, votre nom?

LAURE.

Laure Montbrun.

LE JUGE.

Votre âge?

LAURE.

Vingt-six ans.

LE JUGE.

Votre état?

LAURE.

Mon état?... Ce langage
Me semble bien hardi de quelqu'un d'étranger!—
Quel pouvoir vous fait donc ainsi m'interroger?

LE JUGE.

Le pouvoir qui soumet les coupables au juge.

LAURE.

Moi coupable!.. Et de quoi, s'il vous plaît?

LE JUGE.

Nul refuge,
Nulle feinte ne reste où se puisse céler
Le forfait que lui-même est venu révéler,
Cette nuit, votre aveu... — Ce matin même encore
Ce que vous avez dit, nul ici ne l'ignore;
Et s'il faut répéter....

LAURE.

Menteurs audacieux,
Je n'ai rien fait, rien dit, rien avoué.... les Cieux
En sont témoins.

LE JUGE.

Les Cieux que votre bouche atteste,
Frémissent comme nous du délire funeste

Qui vous a fait au pied même du crucifix
Atrocement tuer de vos mains vos deux fils.

LAURE.

Serait-ce le bonheur de mes fils chez les anges
Que me reprocheraient vos paroles étranges?
Est-ce d'avoir pour eux appréhendé l'enfer?
D'avoir brisé les murs de ce monde de fer,
Afin qu'à l'avenir, calme, leur innocence
Bût aux sources du Ciel, sans fin, la jouissance?
Et qui donc a jeté cette pensée en vous,
Que le fruit de nos flancs ne dépend pas de nous?
Que la loi des mondains jusque-là nous commande?
Lorsque Jésus n'a pas condamné mon offrande,
Votre bouche est bien vaine, en vérité, d'oser
Venir entre mes fils et moi s'interposer!

Ici les assistans entr'eux se regardèrent,
Pâles... Et de Montbrun les sanglots éclatèrent.

LE JUGE.

Quels qu'ils fussent, vos droits de mère n'allaient pas,
Malheureuse! à frapper vos enfans du trépas.
Eh! que deviendrait-il l'État, si chaque femme
Égorgeait ses enfans pour délivrer leur ame?

LAURE.

Plût au Ciel que le monde où vous vous attachez,
Que les hommes, roseaux que Satan a fauchés,
Sur eux, comme Sodome, enfin vissent descendre
Un déluge brûlant qui les mît tous en cendre!
Si ce monde n'était et profane et pécheur,
Pour se restituer à Dieu dans sa fraîcheur,
De mes fils innocens la jeune ame enlevée,
Sous ma main, vers les Cieux ne se fût pas sauvée.

LE JUGE.

Ainsi vous avouez que vous avez tout fait,
Et niez seulement qu'il y ait eu forfait.

Mais jusqu'au bout la loi commande que s'achève....

A ce mot, Léopold, chancelant, se soulève
Et s'écrie : Ah! du moins écoutez-moi!...—

Je sens
Qu'elle n'est pas coupable — au cahos de ses sens,
Au tumulte troublant son corps et sa pensée,
A ce débordement de parole insensée,
A ce front assuré même, qui fait frémir!....
Non les infortunés sur qui je dois gémir,
Sans que rien désormais en console ma vie,
Ces fils mon espérance, en une nuit ravie,
Par elle assassinés hier ne sont pas morts!
Une mère étouffer, sans effroi, sans remords,
Ses enfans?... Impossible!..— Oh! sa tête meurtrie,
Cette robe fendue et de fange flétrie,

Cette gaze où des doigts sanglans se sont posés,
Ne dénoncent-ils pas d'affreux desseins osés
Sur elle.... et son effort contre ces tentatives?
N'apercevez-vous pas que de clameurs plaintives
Mes fils auront troublé le coupable, et qu'alors,
Furieux, sur le sol il a foulé leurs corps,
Puis s'est enfui, tandis que son autre victime
Toute bouleversée aux attaques du crime,
Des faits en son esprit brisant la liaison,
Et ne retrouvant plus souvenirs ni raison,
Se sera tout-à-coup elle-même accusée,
Et répète : « C'est moi, » dans sa folle pensée?

LE PRÊTRE.

Elle n'est pas coupable!

LE JUGE.

Hélas! je voudrais bien,
Messieurs, de votre avis pouvoir faire le mien,

Mais il faut, avant tout, que la loi s'accomplisse,
Et jamais par pitié qu'un juge ne fléchisse.
Aux cadavres je vais à l'instant confronter
L'accusée, — et ses yeux ne pourront affronter
Ce funèbre tableau, sans que rien ne révèle
Si de ses deux enfans le meurtrier c'est elle.
Jusque-là je ne puis hasarder nullement
De l'absoudre... Je dois m'assurer qu'elle ment,
Avant de prononcer que la trouble un vertige. —
Vous, Montbrun, à rester plus rien ne vous oblige.

— Qu'on apporte les corps.

Tant qu'ils avaient parlé,
Laure dans son maintien n'avait rien révélé;
Mais lorsque pour aller les hommes se dressèrent,
Et près d'elle immobile, avec rumeur, passèrent,

Soudain elle cria :

Que font-ils ici tous ?
Que réclament ces gens de mon bonheur jaloux ?
Que me veut cette foule étrangère, indiscrète ?...
D'une mère à ses fils la prière secrète
Ne pourra-t-elle donc, paisible, s'achever ?... —
Mondains ! je vous défends jusqu'à moi d'arriver !...
Respectez, respectez la mère de deux anges !

LE PRÊTRE.

Reprenez-vous, ma Sœur, de ces propos étranges,
Ne vous obstinez plus à vouloir qu'il soit dit
Que, vaincue aux conseils du tentateur maudit,
Vous vous êtes marquée au sceau des parricides.
Est-ce donc que le Ciel s'ouvre aux mains homicides ?
Est-ce donc que Jésus aurait dit, quelque lieu,
Qu'on doit pour les sauver offrir ses fils à Dieu ?...
Non, la religion, la religion sainte

A ce zèle insensé ne vous a pas contrainte ;
Non, dans ce crime affreux vous n'avez point trempé,
Et de son trouble seul votre esprit est trompé.
Mais, ma Sœur, tâchez donc à voir que vos paroles,
Toutes, déposeront, ou prudentes ou folles! —
Ainsi, vous revenez, et dites, n'est-ce pas,
Que vos mains ont été pures de ce trépas?...

LAURE.

Père Anselme, est-ce vous qui parlez ce langage?
Vous dont, jusqu'à ce jour, les conseils m'étaient gage
D'un zèle surhumain à sauver le pêcheur
Des pentes de l'abîme où bout le feu vengeur?
Mon père, est-ce bien vous?... vous de qui la menace
Dans ce gouffre cent fois m'a révélé ma place,
M'a fait voir les damnés dans la flamme hurlant,
Leurs membres éternels sans s'éteindre y brûlant,
Et des hideux démons sans pudeur acharnées,
Sur les femmes surtout, les hordes forcenées,

Et mille autres tableaux à livides couleurs
Où se mêlent et cris et blasphêmes et pleurs?...
Est-ce bien vous, oui vous, qui voulez que je nie
Qu'afin de m'arracher à l'horrible agonie
Où me plongeait toujours ce désolant effroi
Que là-bas descendraient mes deux fils, après moi,
J'ai, dans leur innocence, émancipé leur ame?.. —
Allez, ne craignez plus, pour tous deux, cette flamme
Près laquelle les feux que nous allumons, nous,
Sembleraient de printemps une ondée aux flots doux!
Ce qui m'étonne c'est votre doute, vous dis-je?
Ce qui m'étonne c'est qu'hier soir un prodige
Manifeste, divin, m'ait montré le Sauveur
Prodiguant sa louange et sa douce faveur
A l'acte dont ma bouche ici se glorifie,
Et que de l'avoir fait la vôtre me défie?

LE PRÊTRE.

Juge, vous l'excusez ce langage égaré?...

L'effroi s'est tellement de son ame emparé,
Ses yeux laissent jaillir tant d'effrayant délire,
Que tout ce qu'à présent cette femme peut dire
Devra vers votre oreille attentive venir,
Sans que votre équité veuille le retenir.
Croyez, croyez qu'hier cette chrétienne digne,
Dans sa foi, visitant le vénérable signe
Qui surmonte ce roc, et de faits éclatans
Aux fidèles reluit glorieux dès long-temps,
Offrait avec ses vœux l'enfantine prière
De ses fils commençant devant Dieu leur carrière;
Et, tandis qu'à genoux inclinés tous les trois
Ils priaient, quelque impie, outrageant à la croix,
Et profanant la femme en ces lieux de silence,
A fini par laisser morts sous sa violence
Les deux enfans. — Ainsi, lui-même, l'a jugé
L'homme que ce malheur, avant tous, a chargé. —
Et puis entrerait-il, Juge, dans votre idée
Que de nos saints avis une mère guidée,

Fût conduite à venir de l'ame de ses fils
Faire implacablement offrande au crucifix? —
Non, vous n'admettrez pas ce dont elle s'accuse,
Car tout explique assez que sa voix vous abuse.

LE JUGE.

C'est mettre à diriger notre justice un soin
Bien louable.... mais dont elle n'a pas besoin,
Monsieur.

En ce moment à terre l'on dépose
Les cadavres. Déjà la mort les décompose,
Et chacun se détourne avec horreur, à voir
Ces cous tuméfiés où s'engorge un sang noir,
Et surtout, des deux morts, celui-là dont la pierre
En recevant sa tête a fait hors la paupière

Les yeux sortir. — Derrière un angle de rocher,
Trop heureux Léopold d'être allé se cacher!
Mais Laure, tout entière égarée en extase,
Se murmurant des mots insaisissable phrase,
Semble ne rien avoir d'étrange sous les yeux;
Et le prêtre, lui seul, paraît plus soucieux.
Or voici comme après une lugubre attente,
Où chacun a senti son ame haletante,
Le Juge dit :

Laure Montbrun, répondez-nous :
Ces deux corps gisans là, les reconnaissez-vous?

V.

LA CROIX.

Laure ne répond pas, mais elle fixe à terre
Son regard, et subite une crise s'opère
En elle — comme au front d'un malade qui sort
D'évanouissement, et ne saisit d'abord

Que d'informes pensers, de confuses images,
Dans sa mémoire pleine encore de nuages;
Mais, loin de révéler l'harmonieux retour
Du corps à son bien-être et de l'ame à son jour,
Le visage de Laure (à peine est détrompée
Sa folle extase, à peine un remords l'a frappée),
N'offre qu'un changement, tumultueux, profond:
Une pâleur plus froide enveloppe son front,
Sa poitrine s'émeut d'un battement terrible,
Et ses yeux, dilatés d'une grandeur horrible,
Semblent hors de l'orbite être près de jaillir;
Et plus l'intelligence arrive l'assaillir,
Plus l'objet contemplé se laisse reconnaître,
Plus son déchirement sur ses traits vient paraître.

Déjà quelque intervalle ainsi s'est écoulé;
Tout-à-coup, de son sein, sourd, inarticulé,

Un cri s'arrache... et près des deux cadavres tombe
Ce corps qui sous le poids des angoisses succombe.
Elle essaie, elle essaie avec ses bras glacés
De serrer ses enfans faiblement embrassés,
Mais sa force est éteinte.

Autour d'elle on s'agite,
On la relève... Au bord de la source bénite
Le Juge doucement la faisant déposer,
Se hâte dans le creux lui-même de puiser,
Et lui secoue au front quelques gouttes d'eau vive.
On lui frotte les mains, les tempes... on active
Par mille efforts le sang arrêté dans son cours,
Et quelque effet bientôt a suivi le secours.

Cependant du milieu de cette foule émue
Qui tout autour se presse, interroge, remue,

Sort un murmure sourd, et le vent l'a roulé
Au coin de la montagne, où Montbrun isolé
Maudit Dieu d'avoir mis en ses yeux la lumière,
Et, sans cesse attachant sa lugubre paupière
Sur les profondes eaux qui bouillonnent en bas,
Rêve si ses douleurs ne s'y calmeraient pas.
La confuse rumeur jusques à lui poussée
L'interrompt... Secouant sa sinistre pensée,
Vers la terrible scène il se hâte à courir,
Et devant lui la foule est docile à s'ouvrir.

« Oh! que lui faites-vous? — Barbares que vous êtes,
« Laissez-la! — Voulez-vous la tuer? — Sur vos têtes
« Que retombe sa mort, si vous osez forcer
« Une mère à sentir tout son sang se glacer,
« A l'aspect de ses fils que votre main cruelle
« Étale mutilés et sanglans devant elle! —

« Laissez-la, laissez-la!.. — Qu'on s'écarte de nous! »

Il dit et se jetant auprès d'elle à genoux,
Repoussant le vieillard et la foule interdite,
Il réchauffe ce sein qui faiblement palpite,
Il caresse ce front inondé de pâleur,
Où transpire un rayon de vie et de chaleur,
Il attend, il attend que ces paupières s'ouvrent... —
Oh! comme, chaque fois que ses regards découvrent
Quelque signe léger sur ces traits languissans,
Il tressaille... Quel baume est versé dans ses sens,
A mesure que l'œil de Laure se soulève,
Et que le mot : « C'est toi? » sur ses lèvres s'achève.

LÉOPOLD.

Elle me reconnaît!.. — Oui, c'est moi... ne crains plus
De leur part violence. — Ils seraient superflus

Les efforts de ces gens barbares qui t'assiègent,
S'ils revenaient te prendre aux mains qui te protègent.
Courage!.. à ton côté je veille.

LAURE.

Éloigne-toi.

LÉOPOLD.

M'éloigner?.. Que dis-tu?— Ton seul secours, c'est moi.

LAURE.

Oh! cesse que ta main à la mienne s'attache,
Si tu crains que le sang de tes fils ne te tâche... —
Éloigne-toi.

LÉOPOLD.

Non, non, je ne te quitte pas:
Ce n'est point sur tes mains qu'a jailli leur trépas;
Ne le répète plus un si triste mensonge,

Et dérobe ton ame à ce livide songe.

LAURE.

Plût au Ciel que ma langue égarée eût menti!
Mais le nuage épais de mon ame sorti,
Me découvre trop bien la vérité hideuse...
Ami, n'espère plus... elle n'est point douteuse
La parole qui sort de ma mourante voix!..
J'ai ma raison... Je dis, une dernière fois,
Que, seule, j'ai tout fait... toute seule. — Personne
N'est complice... Priez pour que Dieu me pardonne...—
Sur le corps de mes fils, je veux aller mourir...
Que le même gazon pousse pour nous couvrir.

LÉOPOLD.

C'est donc toi? C'en est fait?.. N'importe, pauvre femme,
Je ne t'accuse pas! — On a troublé ton ame :
La frayeur égara ton amour maternel.
Mais, il se voile en vain, on sait le criminel;

Malgré toi, tes discours l'ont fait assez connaître :
Seul il sera frappé! — C'est à lui seul de l'être,
A lui de voir tomber sous le couteau de fer
Sa tête infame — à lui l'opprobre — à lui l'enfer!..
Mais, toi, ton innocence à briller est si vive,
Que chacun a crié dans son cœur : « Qu'elle vive! »
Que, lui-même, tout bas, le Juge a pardonné. —
Puisque le chatiment est de toi détourné,
Puisqu'au bonheur encor ton époux te convie,
Pourquoi ce désespoir qui rejette la vie?
C'est bien assez au sort d'avoir pu me priver
De mes enfans : ce coup ne doit pas m'arriver
Que tout ce qui me reste au monde... que toi-même
Tu meures. — Ne crains pas de ton époux qui t'aime
Que son ressentiment médite à se venger :
Nulle plainte de moi ne viendra t'affliger,
Nul signe dans mes yeux, nulle lueur confuse
Ne te dira jamais que mon ame t'accuse;
Mon sein enfermera ses regrets, ses douleurs —

Ou bien nous pleurerons ensemble nos malheurs,
Nous pleurerons le crime en voilant son image,
Et notre affliction adoucie avec l'âge
Deviendra... Mais pourquoi ne pas m'entendre?— Dieu!
Venez tous, venez vite... Elle se meurt!

LAURE.

Adieu....

LE PRÊTRE.

Que son ame aille en paix!

La jeune femme incline
Sa tête; son menton pèse sur sa poitrine;
Ses bras tombent tous deux, pliant l'herbe, à côté,
Et son corps en arrière eût failli, n'eût été

Une pierre aux rebords tout veloutés de mousse,
Où l'épaule penchée appuya sans secousse. —
« Elle est morte! » ces mots courent au même instant
Dans la foule, et, lugubre, un murmure s'étend
Qui répète : « Elle est morte! » — Aux soldats on ordonne
De faire rebrousser ce peuple qui bourdonne ;
Et le prêtre, le Juge, unissant leur effort,
Tachent à décoller de ce visage mort
Les lèvres de Montbrun aussi pâle et livide
Que les restes pressés de son étreinte avide.
Ils parlèrent long-temps le prêtre et le vieillard,
Avant que Léopold à leur voix eût égard ;
Et lorsque à les entendre enfin il consentit,
Le prêtre, d'un ton doux et caressant, lui dit :

Chrétien, il ne faut pas que votre ame s'émeuve
Ainsi jusques au fond. — C'est une grande épreuve

Dont le Dieu de clémence a voulu vous toucher,
Mais ceux que de sa part le malheur vient chercher,
Mon frère, sont élus de sa miséricorde.
Résignez-vous aux maux que sa main vous accorde,
Résignez-vous. — Heureux ceux qui pleurent! — un jour
Ils seront consolés dans le suprême amour.
Ne vous abattez pas à des douleurs mondaines,
Étouffez envers Dieu toutes plaintes hautaines,
Dites-lui, comme Job : « Vous m'avez tout ôté,
« Seigneur?.. Que votre nom soit béni! » — Sa bonté,
Mon frère, aura fait grace...

LÉOPOLD.

Oses-tu, misérable,
Irriter à plaisir de ta voix exécrable
Mon cœur saignant?.. Barbare, oses-tu prononcer
Qu'aux plaintes froidement il me faut renoncer,
Et qu'à l'heure où sur moi sa main pèse et me brise,
L'ironique bonté de Dieu me favorise?

Ta fourbe espère-t-elle à ce point m'éblouir,
Que de mes maux affreux j'aille me réjouir,
Sur la foi d'un bonheur illimité, suprême,
Auquel tu ne crois pas, hypocrite, toi-même? —
Ou bien, penserais-tu te sauver du soupçon
Que toi seul as de Laure égaré la raison?
Éclatante, terrible, elle est là l'évidence!
Ne viens pas ajouter au forfait l'impudence;
Et surtout n'attends pas que, jamais résigné,
A toi — ni même à Dieu de ma haine épargné,
Je pardonne! — Ce roc écroulé dans l'abîme
Verrait plutôt la vague écumer à sa cime,
Et là-haut dans l'azur les nuages mouvans
Feraient face plutôt à la course des vents!

LE PRÊTRE.

Et c'est avec l'injure, ingrat, que tu m'accueilles?..
Comme le vent du Nord chasse les pâles feuilles,
Tremble que, dévorant, il ne passe sur toi

Le souffle du Dieu fort que tu braves en moi!
Vainement contre lui ta menace se dresse:
Il peut faire sonner ton heure de détresse,
Et ta parole impie, au lieu de le nier,
Au lieu de se répandre à me calomnier....

LÉOPOLD.

Prêtre, je t'avais dit de garder le silence:
Ne vas pas me pousser jusqu'à la violence.

LE PRÊTRE.

Me taire devant toi qui blasphèmes?.. Crois-tu
Dans mon ame de prêtre assez peu de vertu?
Va, les fauves regards que me jette ta rage
Me font pitié! — Bien loin de sentir mon courage
S'abattre, je suis prêt, impie, à te braver:
C'est moi qui te défends, à mon tour, d'achever.
Retiens-la ta fureur, sinon, à l'instant même,
Je vais faire sur toi descendre l'anathème! —

Courbe-toi, courbe-toi, blasphémateur! — La croix...

LÉOPOLD.

Tu le veux donc? Eh bien! qu'il périsse ce bois!

A ces mots s'élançant, aux clameurs de la foule
Il ébranle la croix, la renverse, la foule,
La brise, puis montrant au prêtre stupéfait
Tous ces lambeaux :

Vois-tu comme mes mains ont fait
A ce signe hideux?.. Eh bien! ma rage est prête
A te broyer ainsi, scélérat!

LE PRÊTRE.

Qu'on l'arrête,
Juge!.. Qu'attendez-vous?.. Avez-vous oublié

Que pour le sacrilége il n'est point de pitié ?

LÉOPOLD.

Quoi ce n'est pas assez des fils et de la femme?
Il faut à tes fureurs l'époux, le père?... — Infame,
Sois content. — Créateur, je te maudis! — Vous flots,
Engloutissez mes jours, mon ame et mes sanglots!

VI.

ÉPILOGUE.

Depuis trois jours, déjà, la vague sur sa tête
Avait roulé ses plis, — la vague toujours prête,
Hélas! à ballotter sous le même mépris
L'homme majestueux ou le bois en débris!

Déjà depuis trois jours les marins du rivage
Fouillaient sous les récifs, sans que le flot sauvage
Revomît à leurs yeux la dépouille. Soudain
Une houle rapide à l'horizon lointain
Se soulève... Les eaux en mugissant volume
Débordent, et le corps, parmi l'algue et l'écume,
Est lancé sur la grève. Un hardi matelot
Le saisit au moment où refluait le flot.

Informé par lui-même, au prochain presbytère
Je réclame à l'instant le pieux ministère
D'un prêtre, et je préviens que l'on aille creuser
La tombe où, le soir même, il faudra déposer
Les restes de Montbrun.

LE PRÊTRE.

De Montbrun suicide?

LE JEUNE HOMME.

De Montbrun à qui Dieu, qui, lui seul, en décide,
Aura tout pardonné!

LE PRÊTRE.

De ce profanateur
Qui foula sur sa croix notre saint Rédempteur? —
Votre main à la vague eût mieux fait de le rendre...
Et les flots, après tout, peuvent bien le reprendre,
Car jamais jusque-là je ne saurais fléchir,
Que ma nef le reçoive, ou qu'il puisse franchir,
Comme un juste, un chrétien, le seuil du cimetière.

— Ayant près de cet homme épuisé la prière,
Ma voix aux magistrats fut demander appui,

Mais, tous, ils furent sourds et cruels comme lui.

Oh! s'il s'était trouvé dix hommes dans la ville,
Généreux, secouant toute crainte servile,
Dix hommes prosternés au pouvoir de Dieu seul,
Et non pas du pasteur qui refuse un linceul,
Comme, sous cette rage où la vengeance emporte,
Eût croulé dans la nef l'impitoyable porte,
Comme l'hymne des morts, à Montbrun contesté,
Librement vers la voûte interdite eût monté,
Et combien mollement de son sommeil suprême
Eût dormi le mondain sous la Croix elle-même! —
Mais l'imbécile cœur des hommes du Midi
Sous de dévotes mains s'est trop abâtardi.

Le marinier me dit : « Passons-nous d'eux... Un prêtre

Ne ferait pas qu'au jour le défunt pût renaître.

Quand ce pauvre pêcheur m'eut conduit sur le bord,
Et, du geste, à mes pieds, montré mon ami mort,
Mon Léopold — sanglant, hideux, méconnaissable,
Gisant là, tout souillé d'algue immonde et de sable,
Il me vint par le cœur tant d'affreux désespoir,
Que je tordis mes mains trop faibles à pouvoir
Anéantir ces flots, ces flots inexorables,
Où nos corps ne sont plus que jouets misérables. —
Qu'il était insultant le bruit rauque des eaux,
Immense, prolongé — sur nous trois, vermisseaux,
Et combien de sa masse humiliait ma tête,
La montagne immobile où battait la tempête !

— Il fallut se résoudre, et mes mains, voyageur,

Creusèrent dans le sable, à l'aide du pêcheur,
Un ignoble tombeau qu'a recouvert la grève.
Là, parmi les débris, nulle croix ne s'élève;
Ni pierre, ni gazon ne fait dire au passant :
« Ici sommeille un homme », et le flot mugissant
Y jetant son écume et les herbes qu'il broie,
Semble vouloir encore envelopper sa proie.

1831 — 1832.

GUIRLANDE.

—

As you like it.

SHAKSPEARE.

—

XXIV.

Guirlande.

Les oiseaux s'abritaient sous les sombres charmilles;
Le soleil descendu plongeait au bord des cieux;
Et, sur les blés fauchés déposant leurs faucilles,
Les moissonneurs mêlés aux brunes jeunes filles
Dansaient en cercle spacieux.

Et c'étaient des chansons, des clameurs, des folies,
De rustiques baisers longs et retentissans,
Des bouquets de bleuets lancés aux plus jolies,
Des chutes çà et là sur les pailles polies,
Et des visages rougissans.

—

Soldats, ceignez vos têtes
De lauriers! — Il en faut à ces terribles fêtes,
Où le sang en parfum fume au milieu des pleurs.
Telle sous le couteau quand ployait la génisse,
Pour dorer aux regards l'horrible sacrifice,
Son front portait des fleurs.

—

Ah! peut-être est-il doux de faire sa victime
D'un homme que l'on peut assassiner sans crime,

De songer qu'on le jette avant soi dans l'Enfer,
Et, comme un bec d'oiseau fouille dans une proie,
De broyer dans son sein ses poumons et son foie,
En y tournant le fer.

—

De la fleur virginale entr'ouvrant la corolle,
L'insolent papillon s'y délecte à loisir,
Mais après il s'envole :
Plus digne je serais que m'advînt le plaisir.

—

Elle ne chantait plus. — Déjà sa vague plainte
Sur les ailes des vents dans les cieux s'est éteinte,
Et son luth qui repose appuyé sur son cœur,
Semble avoir oublié le mode de douleur.

Ses cheveux sur son cou roulaient leurs boucles sombres,
Comme autour d'une étoile on voit flotter les ombres,
Et d'un souffle sauvage en ondes dispersés,
Dans les cordes du luth jouaient entrelacés,
Et parfois éveillée une note résonne
Comme dans une fleur une abeille bourdonne;
La main sous qui vibrait l'hymne plaintif et doux
Retombe abandonnée et dort sur ses genoux;
Et sa robe baisant le beau corps qu'elle enlace,
Sous ses ondes de lin le dessine avec grace.

—

La rose sans épine est toujours sans odeur.

—

Oh! contre la beauté ne soyons pas morose!
Des choses d'ici-bas c'est la plus belle chose;

Jusqu'au dernier soupir, prosterné, chantons-la !
Chantons des blonds cheveux la grace souveraine,
Et les cous blanchissans sous des boucles d'ébène,
Et les teints que jamais la rose n'égala ;

Et les pieds effleurant la terre caressée,
Et le port d'une taille élégamment pressée,
Et dans un mou sopha le nonchalant maintien
D'une femme écoutant, penchée et langoureuse,
Les mots à demi-voix qu'une bouche amoureuse
Murmure en un doux entretien.

Au lieu d'une beauté par le trépas fanée,
Chantons la jeune fille et fraîche et couronnée,
Dont le doigt se soumet à l'anneau nuptial;
Et ses regards baissés tout le temps de la fête,

Et lorsque de la nuit le mystère s'apprête,
La suave rougeur de son front virginal.

Célébrons les banquets où festine la joie,
Où la pourpre du vin sur les fronts se déploie,
Où la franchise anime et rapproche les cœurs,
Où les vieux préjugés, colosse ridicule,
Livrés aux gais assauts du refrain qui circule,
Succombent sous les traits moqueurs.

Et puis le bal — le bal dans la salle bruyante,
Où, frappant les planchers, la valse tournoyante
Enlève deux à deux les danseurs enlacés :
Près d'un front enflammé rougit le front des belles,
Leurs blanches mains aux mains se livrent moins rebelles,
Et les bras sous leurs bras s'arrondissent passés.

Et les charmans aveux d'une charmante bouche,
Et les cœurs palpitant sous la main qui les touche,
Et les souffles mêlés et les regards d'amour,
Tout roule avec la valse et, comme elle, frivole,
Tout fuit, passe et s'envole
Au point du jour!

—

Et pourquoi te tenter, fatale Providence?
Pourquoi de tes secrets sonder la profondeur?
J'ai perdu le repos, je perdrais l'espérance —
L'incertitude au moins laisse croire au bonheur.

—

Fi de vous! beaux esprits, gens curieux de phrases,
Comme un riche niais de fleurs rares en vases;

Fi de vous! beaux diseurs, vous rengorgeant toujours,
Travaillant de vos mots la grace distillée,
Et dissipant sans fruit votre ame éparpillée
En de fades discours.

—

Ou vertus ou forfaits, esclavage ou licence,
Ma foi, je jette tout dans la même balance :
Comme au gouffre les eaux, je roule où va mon sort,
Rien ici-bas ne fixe mon envie,
Comme les Juifs sur Dieu, j'ai craché sur la vie... —
Tombe sur moi la mort!

SOUVENIR.

—

Alors je songe et me souviens.

VICTOR HUGO.

—

XXV.

Souvenir.

Sept ans j'avais alors : tout blonds sur mon épaule
Mes cheveux en rameaux flottaient comme le saule,
Et mon front allait libre aux vents qui le battaient.
Un jour, à mon réveil, évadé de ma chambre,

Je folâtrais aux champs par un temps de décembre,
Et neige ni mistral ni froid ne m'arrêtaient.

J'avais oublié tout, — hélas! oublié même
Ma tante qui touchait à son moment suprême :
Ma tante!.. elle avait mis tout son cœur à m'aimer,
Tout son cœur, — et sa bouche et sa main caressante
Remplaçaient à mon front les mains, la lèvre absente
De ma mère que Dieu!! — n'allons pas blasphémer.

Quand on ne me voit pas, quel plaisir! murmurai-je;
Et mes pieds de sauter, de sauter dans la neige.
Tout-à-coup, du logis envoyée, une voix
Me fait battre le cœur. Je m'arrête, j'écoute,
Je me dis : « On te veut pour te punir sans doute! »
J'hésitais... Mon nom vint pour la troisième fois.

En moi-même aussitôt cherchant une réponse,
Haletant dans la neige où ma cheville enfonce,
De mes pas les plus grands je me hâte à courir;
J'arrive; ce qu'on veut, tremblant, je le demande...
Hélas! on me sanglote, au lieu de réprimande,
Ces mots : « Viens, pauvre enfant, TA TANTE VA MOURIR! »

Avril 1831.

A UN ÉLÈVE.

—

Incipe, parve puer.

VIRGILE.

—

XXVI.

A un Élève.

Enfant au noble cœur, au visage gentil,
Mon Al***, mon élève, encor te souvient-il

Des heures avec moi passées?
Tant de douces leçons que ma voix te donnait,
Le flot qui dans ton ame incessamment renaît
Ne les a-t-il pas effacées?

Te les rappelles-tu nos courses, le matin,
Quand la tiède saison rajeunissait le thym
Dans les sentiers de la colline?
Te les rappelles-tu nos courses dans les bois,
Dans les près, dans la vigne, — et ta soif tant de fois
Éteinte en une eau cristalline?

Tandis que je grondais bien haut, riant tout bas,
Te les rappelles-tu dans l'herbe tes ébats
Qui brisaient la plante éphémère?
Te les rappelles-tu les narcisses cueillis

Au bord de la fontaine et des jeunes taillis
Pour les rapporter à ta mère?

Et lorsque, la poitrine élargie à l'air pur,
Nous montions sur ces monts qu'enveloppe d'azur
Le ciel éclatant de Provence,
Te souvient-il qu'assis tranquilles au sommet,
Je te montrais du geste et ma voix te nommait
Le cap qui dans nos mers s'avance,

Les îles dont le groupe est nageant devant nous,
Et nos mille coteaux qui se couronnent tous
Des pampres vermeils de la vigne;
Ou bien encor ce pic dont le faîte hautain
Se dressant dans les cieux, de l'horizon lointain
Brise la courbe et longue ligne?

Et puis je te disais : « Vois-tu, là-bas, glisser
« Sur la plaine, où sa course est légère à passer,
« L'ombre de ce fuyant nuage?..
« Ainsi font la plupart; — mais, toi, courage, ami!
« Il ne faudra marcher que d'un pied affermi,
« Marquant le sol de ton passage. »

Quelquefois palpitant aux splendides tableaux
De la terre, du ciel et des immenses eaux,
Quelquefois, l'œil de pleurs humide,
Et le visage ardent : — « Maître », t'écriais-tu,
« Elle est grande de Dieu, n'est-ce pas, la vertu?.. »
Et ta voix se taisait timide.

Maint caprice, aussi bien, te jetait en émoi;
Mais bientôt la pensée avait remis en toi

Le calme doux qui l'accompagne ;
Ainsi, lorsque la vague a repris le niveau,
Dans le lac transparent habite de nouveau
Le grave aspect de la montagne.

Décembre 1831.

VATICINIUM.

—

Hæc est pars eorum qui vastaverunt nos,
et sors diripientium nos.

ISAÏE.

—

XXVII.

Vaticinium.

Malheur, malheur, malheur! — Écoutez la menace
Qui vibre dans ma voix, Hommes en qui s'efface
Des leçons du passé l'austère souvenir :
Attachez moins de joie au ciel bleu sur vos têtes,

Et que votre œil descende en bas dans les tempêtes
De l'avenir!

I.

Quand elle eut englouti sous sa vague brutale
La vieille Rome... alors l'Europe féodale
Echafauda sa nef sur ce monde dissous;
Et comme, à diriger nos sauvages ancêtres,
Des guides convenaient, — les barons et les prêtres
Dirent : « C'est nous! »

Le prêtre au nom du Ciel s'imposant à la terre,
Le prêtre déliant et nouant, faisant taire
L'orgueil humilié sous un suprême effroi,
Dans la science, seul, se réserva de lire,
Et long-temps à la foule ignorante osa dire :
« Prosterne-toi ! »

Le noble se frayant carrière par l'épée,
Une fois du butin la conquête occupée,
Se retourna vers ceux derrière lui laissés,
Et, déclarant tenir ses titres de Dieu même,
Long-temps aux peuples serfs cria d'un ton suprême :
« Obéissez ! »

C'est pourquoi, fatigués, à la fin, des ténèbres
Dont les enveloppaient des barrières funèbres,

Quelques-uns se haussant virent d'un œil jaloux ;
Et le soleil à peine eut touché leur paupière,
Qu'aux prêtres un bruit sourd murmura : « La lumière
« Ce n'est pas vous ! »

C'est pourquoi, révoltés de ronger leur courage,
Quelques-uns jetant là leur fardeau d'esclavage,
Séchèrent à leurs fronts la sueur des travaux,
Puis : « Vous tous, oppresseurs, vous n'êtes que des hommes,
« Et quelque descendus que nous soyons, nous sommes
« A vous égaux ! »

II.

Et quand cela fut dit, tous ceux dont la paupière,
Chatouillée aux reflets lointains de la lumière,
Avait de l'ignorance écarté le brouillard,
Et tous ceux de la glèbe ensemble se levèrent
Devant le duc, le prêtre, et, terribles, crièrent :
« Ma part? ma part? »

« — Votre part, mécréans?... A nos saints priviléges
« Si quelqu'un élevait des regards sacriléges,
« A l'instant d'y toucher se sècherait sa main. »
« — Votre part, vils manans?.. Sur le sillon courbées,
« Si ne fléchissent pas vos têtes retombées
« Avant demain,

« Tremblez que sous nos doigts la verge héréditaire
« Ne rende châtiés aux glèbes de la terre
« Votre bras fainéant et vos fronts insoumis! »
« — Avez-vous oublié que nous sommes vos prêtres?»
« — Avez-vous oublié quel noble sang vos maîtres
« Nous ont transmis? »

« — Nous ne reconnaissons noblesse ni prêtrise :
« A Dieu seul notre foi... Notre vertu méprise

« Vos titres dérivés de splendides larrons.
« Non, vous ne boirez pas nos sueurs davantage;
« Et si votre dédain se refuse au partage,
« Nous le ferons. »

Et quand cela fut dit, l'immense multitude,
Élancée à grands bonds du lit de servitude,
Prit un large chemin que sa course fraya;
Et la houle heurtant et temples et bastilles,
Comme fait des bambous l'ouragan aux Antilles,
Les balaya.

III.

L'Ouragan !.. — Qui pourrait l'étreindre quand il passe,
Des sables au désert quand il roule la masse,
Quand il brise les bois lancés aux flancs des monts,
Et qu'aux longs roulemens des nuages qui grondent
Les entrailles du sol et l'océan répondent
Des bruits profonds?

Certes, il n'est vivant qui jusqu'à lui se hausse,
Et frappant au poitrail l'impétueux colosse,
Refoule entre ses dents son haleine de feu :
Il faut, quand il est temps que le monstre s'apaise,
Il faut sur ses naseaux que formidable pèse
La main de Dieu.

IV.

Telle, à l'heure où creva la trombe populaire,
Où descendit le flux de sa grande colère
Sur les prêtres, les dieux, les barons et les rois,
A retenir sa fougue immense, solennelle,
Il ne resta debout et robustes contre elle
Remparts ni lois.

L'échafaud fut l'autel qui garda seul ses fêtes :
Le sang baignait le sol sous des piles de têtes,
Versé comme l'eau vile à travers le vallon ;
Et comme à l'ouragan, pour trouver qui le foule,
Il n'est rien que Dieu seul, — il fallut à la foule
Napoléon.

Mais celui-là tombé, — car ici-bas tout tombe,
Une dernière fois la royauté succombe
Sous le Peuple trois jours se levant souverain ;
Et les prêtres, les pairs, que son souffle foudroie,
Laissent vide leur place à la tourbe qui broie
Son double frein.

Alors du piédestal redescendit sous l'herbe
Le signe qui, seize ans, de l'Église superbe

Proclama l'alliance avec les dieux mondains;
Et la plèbe meurtrit sous sa large sandale
Tout ce qu'avait gardé la race féodale
De vieux dédains.

V.

Mais tout n'est pas fini. Non, non, non. — Plus terrible
Un dernier mot me reste, et ma voix inflexible
Au milieu de vous tous le fera retentir.
S'il soulève des cris ou des haines — qu'importe?..
Devant la vérité jamais mon ame forte
N'a su mentir.

Des décombres du siècle une secte jaillie,
Seule se saisissant de la moisson cueillie,
Se balance sur nous d'un dédaigneux essor :
Contemplez de quel œil son faste nous délaisse,
Et comme sa sottise, à défaut de noblesse,
Se voile d'or.

Et c'est quand elle pèse en une molle couche,
Quand le vin et le miel ont délecté sa bouche,
Quand la poudre du sol sous ses chevaux bondit,
Quand du bal enivrant elle vient de descendre,
Oh! c'est alors qu'il faut se pencher pour entendre
Ce qu'elle dit!

« Plébéiens, de vos bras l'étreinte musculeuse
« Déracina du faîte une caste orgueilleuse,

« Et jeta sous nos pieds évêques et marquis ;
« Mais il faut à présent que votre élan repose :
« Respectez-nous! — Peut-être aurez-vous quelque chose
« Des biens conquis.

« Travaillez! travaillez! Filez pour nous la laine,
« Répandez la semence aux sillons de la plaine,
« Récoltez des vins doux habiles à noyer
« Les heures où l'ennui de son poids nous tourmente,
« Et par vous que le chêne ou le pin alimente
« Notre foyer.

« Est-ce donc que pour vous les délices sont faites?
« Que vos lèvres ont droit à la coupe des fêtes?
« Qu'à vos membres durcis nécessite le lin?
« Vos fronts peuvent-ils craindre ou qu'il neige ou qu'il pleuve?

« Chez vous se cache-t-il des angoisses de veuve
« Et d'orphelin ?

« Avez-vous dans vos cœurs ce vide qui réclame
« La tendresse et les soins caressans d'une femme?
« Le doux poids d'un enfant sied-il à vos genoux?.. —
« Nullement, plébéiens!.. La volonté céleste
« Vous jeta sur le sol pour les peines, — le reste
« N'est dû qu'à nous! »

VI.

Déprédateurs, silence!
Il messied à vos fronts ce reflet d'insolence,
A vos lèvres messied ce murmure d'orgueil:
Le peuple dont le sang fit germer votre tige,
Vous demande salaire, et sa détresse exige
Un autre accueil.

Silence! — renversez vous-mêmes la barrière :
Gardez que trop de peuple accumulé derrière
Ne la rompe sur vous, et déborde à grand bruit,
Comme la vague échappe à l'étreinte des chaînes,
Comme à travers les bois, en dépit des grands chênes,
Le vent s'enfuit !

—

Malheur, malheur, malheur! — Écoutez la menace
Qui vibre dans ma voix, Hommes en qui s'efface
Des leçons du passé l'austère souvenir :
Attachez moins de joie au ciel bleu sur vos têtes,
Et que votre œil descende en bas dans les tempêtes
De l'avenir.

Janvier 1832.

A UN CRANE.

—

Les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes.

BOSSUET.

—

XXVIII.

A un Crâne.

Crane, si tu pouvais me parler et m'apprendre
A quels jours écoulés appartient ton débris,
Et quelle heure à venir sur mes restes flétris
Fermera cette terre où, tous, il faut descendre?

Tu dois être bien vieux! Tout fragile en ma main
Tu croules; et, du sol, si la bêche qui fouille
Ne t'avait pas à temps retirée, ô dépouille,
Rien peut-être de toi ne fût resté demain.

. . . . . .
. . . . . .

Avais-tu pour appui le cou blanc d'une fille,
Où tu te balançais sous des flots de cheveux,
Comme au blond chalumeau l'épi de blé soyeux
Flotte, avant de tomber sous la courbe faucille?

. . . . . .
. . . . . .

Ou bien recélais-tu de fougueuses pensées,
De funèbres vapeurs, des flots de pleurs brûlans,
Un cerveau tout troublé de rêves turbulens,
Et plein, comme le mien, d'images insensées?

. . . . . .
. . . . . .

Sur toi, comme autrefois, luit le jour mollement,
Sur toi la même brise aujourd'hui souffle encore,
Le même beau soleil en mes doigts te colore,
Et chauffe d'un feu doux ton humide ossement.

En un mot, te voilà... — mais l'ame insaisissable,
L'ame qui te mouvait où donc a-t-elle été? —

N'était-elle qu'un flot à la grève jeté
Et qui, bientôt enfui, laisse aride le sable?

Dieu le sait — taisons-nous. Mais, toi, deviens à moi:
Il est heureux ici que ma main te recueille,
Sinon les passans vils, comme on foule une feuille,
Sans pudeur ni souci, feraient route sur toi.

Ressuscitant, la nuit, ces antiques orgies
Où riaient les joyeux, face à face au trépas,
Ma nonchalante main ne te placera pas
Parmi les mets fumans et les coupes rougies.

On est pusillanime aux festins de nos jours :
Tous les fronts pâliraient à ton aspect livide ;

Seul peut-être à ne pas laisser ma coupe vide,
J'oserais, devant toi, boire encore aux amours.

C'est d'être seuls tous deux que mon cœur se fait fête :
A gauche de mon lit une case est pour toi ;
Et chaque soir ainsi te trouvant près de moi,
Nous passerons une heure ou bien deux, tête à tête.

Le jour, je te verrai souvent, dans mes loisirs ;
Et quand le mois viendra des corolles écloses,
Je veux, chaque matin, te poser sur des roses,
Comme un chagrin qu'on berce au milieu des plaisirs.

Et tu seras une fidèle image
De mon cœur à la fois et riant et chagrin, —

De mon cœur où l'éclat du jour le plus serein
Est toujours un peu terne et mêlé de nuage.

6 Février 1831.

AMERTUME.

—

Though young yet sorrowful.

KIRKE WHITE.

—

XXIX.

Amertume.

Ne me demandez plus pourquoi mon front est pâle,
Pourquoi tout le dégoût que mon visage étale,
Pourquoi si tristement mon regard abaissé;
Ne me demandez plus d'où vient que, jeune encore,

Comme penche un pavot qu'un ver caché dévore,
Mon cœur languit sur soi-même affaissé;

Ne me demandez plus pourquoi mon ame aimante
En elle chaque jour sent que la haine augmente;
Ne me demandez plus pourquoi, découragé,
Bien souvent dans mon cœur où l'ennui surabonde,
J'hésite à m'arracher violemment de ce monde,
Désespérant d'être ici soulagé.

Mais demandez pourquoi, misérable, ma vie
A germé dans un temps d'égoïsme et d'envie,
Pourquoi toute ma sève est réduite à sécher,
Pourquoi traînant ma feuille à niveau du rivage,
Près de moi je n'ai vu nulle tige sauvage
Où m'enlaçant je me puisse attacher.

Interrogez l'oisif dont la brutale roue,
Profanant mon visage et de poudre et de boue,
Froisse ma pauvreté de son fougueux essor;
Interrogez celui dont le regard qu'il jette,
Semble dire en passant : « Que nous veux-tu, poète?..—
« Au lieu de vers, étale-nous de l'or! »

Interrogez la femme exigeante, légère,
Colorant de candeur son ame mensongère
Où chaque vanité nous supplante à son tour :
La femme qui, lascive, aux baisers s'abandonne,
Et ne rend jamais rien de ce qu'à flots lui donne
D'un cœur fervent le bouillonnant amour.

Et surtout que Celui dont le vouloir dirige
Ce monde où tant de peine incessamment afflige,

Que celui-là réponde, et proclame pourquoi
Le néant a produit mon existence étrange,
Si les hommes devaient refouler dans la fange
Toute la force accumulée en moi!!

Novembre 1831.

TABLE.

TABLE.

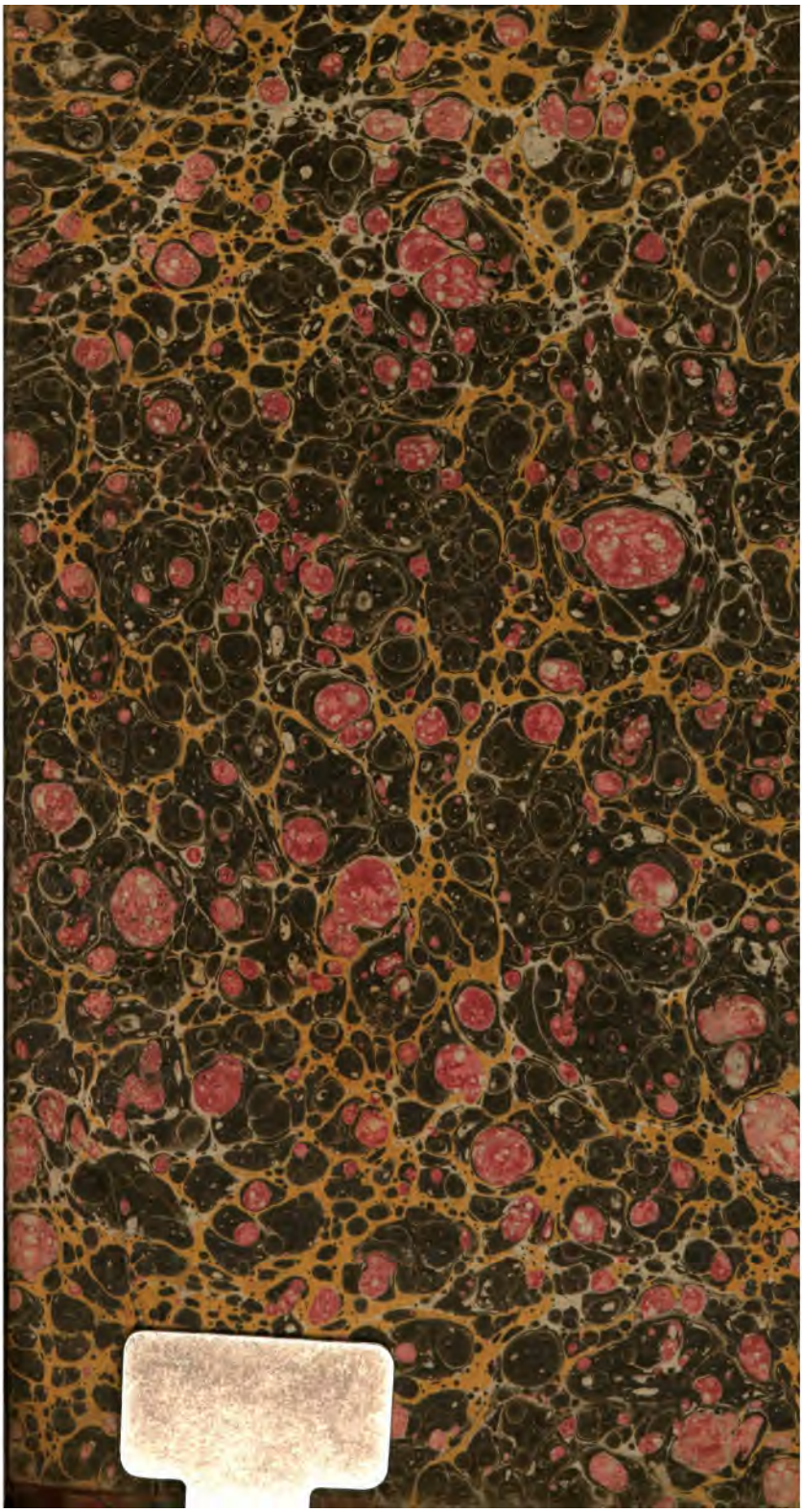
		Page.
	PRÉFACE	V
I.	MA PROVENCE	1
II.	A UNE PERVENCHE	7
III.	L'AGONIE	15
IV.	LES FORBANS	33
V.	SATAN A SES COMPAGNONS	51
VI.	SONNET	63
VII.	STANCES SUR LA MUSIQUE	67
VIII.	ENCORE A MA MÈRE	75
IX.	L'AVEUGLE	83
X.	LE RENDEZ-VOUS	91
XI.	LE SOLITAIRE	107
XII.	PENSÉE	113
XIII.	SI J'ÉTAIS JUVÉNAL	117
XIV.	SI J'AVAIS DE L'OR	123

Page.

XV. DÉSIR 137
XVI. VOEU 141
XVII. BIZARRERIE 147
XVIII. AU CHATEAU DE JULHAN 151
XIX. AUX ROIS ÉTRANGERS 157
XX. RETOUR A LA SOCIÉTÉ 163
XXI. LE SERMENT DE L'ÉPOUSE.
- I. Prélude 187
- II. LA Rose 195
- III. Les Baisers 201
- IV. Le Poignard 209

XXII. LE RÉPROUVÉ 219
XXIII. LA CROIX DE CHÊNE.
- I. Prélude 249
- II. Le Rocher 252
- III. La Chambre 272
- IV. Le Juge 287
- V. La Croix 305
- VI. Épilogue 320

XXIV. GUIRLANDE 327
XXV. SOUVENIR 337
XXVI. A UN ÉLÈVE 343
XXVII. VATICINIUM 351
XXVIII. A UN CRANE 371
XXIX. AMERTUME 379

FIN.

58590459